Environnement : le monde de l'édition se met en ordre de bataille

- L'industrie du livre s'organise progressivement pour verdir ses pratiques.
- La consommation de papier constitue l'un des principaux leviers à activer pour les éditeurs.

ÉDITION

Nicolas Richaud
@NicoRichaud

Ce n'est encore qu'un symbole, mais il s'agit néanmoins d'un tournant pour le monde de l'édition. En mai, le Centre national du livre (CNL) a mis en place une charte des valeurs, dont l'un des volets vise à *« engager collectivement et individuellement les professionnels du secteur »* sur des actions en faveur de la transition écologique. Dans ce document, le CNL pointe que *« comme toute industrie, le secteur du livre possède une empreinte environnementale forte. Même si une partie des acteurs de la filière est depuis longtemps engagée dans certaines pratiques, des améliorations doivent encore être mises en œuvre »*. Un constat partagé par de nombreux professionnels.

« Dans les années 2000, seulement 50 % du papier utilisé par les éditeurs français étaient certifiés en provenance de forêts durablement gérées ou recyclées. Nous sommes montés à 98 %. On a fait du chemin », rembobine Thomas Bout, directeur des éditions Rue de l'échiquier, spécialisée sur les questions écologiques. *« Mais la prise de conscience que nous devons aller plus loin est récente. Longtemps, notre industrie s'est voilé la face, en se disant que nous polluons bien moins que d'autres secteurs et que le livre est un produit noble à qui il ne faut pas appliquer les mêmes critères. Mais il y a des gabegies que l'on ne peut plus se permettre »*, poursuit celui qui a cofondé le Collectif des éditeurs écolo-compatibles.

Shutterstock

Aujourd'hui, l'édition absorbe 7 % de la consommation de papier graphique en France, selon l'Ademe.

La problématique de la surproduction

Aujourd'hui, l'impression-façonnage, le transport mais surtout le papier, et donc la surproduction, sont les principaux leviers à activer. *« On estime qu'en moyenne, le papier pèse entre 50 % et 60 % des émissions des éditeurs »*, souligne Pascal Lenoir, président de la commission environnement du Syndicat national de l'édition (SNE) et directeur de la production chez Gallimard. Le leader français, Hachette, vient de présenter un plan mondial portant le fer tout particulièrement sur ce poste énergétique. *« Nous sommes focalisés sur notre consommation de papier »*, note Pascale Launay, directrice communication et RSE chez Editis, le numéro deux français.

A l'heure actuelle, l'édition absorbe 7 % de la consommation de papier graphique en France, selon l'Ademe. Ce qui s'est traduit par la production de 554 millions de titres (nouveautés et fonds de catalogue compris) en 2021, d'après le SNE. Un volume en forte hausse sur trente ans, mais stable depuis une décennie. L'an passé, l'édition française a consommé 191.000 tonnes de papier pour la production de livres, selon le SNE. En tout, près de 35.000 tonnes ont été retournées par les libraires vers les distributeurs. Sur ce volume, 8.800 tonnes ont été réintégrées dans le circuit de distribution, 3.600 tonnes ont fait l'objet de dons. Mais après tous ces efforts, plus de 22.000 tonnes sont malgré tout envoyées au pilon pour être recyclées. *« Cet aspect demeure un angle mort dans le secteur*, pointe Thomas Bout. *Le pilon constitue une perte de valeur notable puisqu'avec la matière première recyclée, il faut pratiquement quatre livres pilonnés pour en refabriquer un seul »*.

Globalement, la question en amont de la surproduction demeure plus que jamais prépondérante. Ce qui induit que le secteur doit mettre à jour son logiciel économique, l'édition étant une économie de l'offre. *« C'est un débat qui est loin de n'être que financier mais est aussi sociétal*, note Pascal Lenoir. *Derrière, se joue la question de la richesse des contenus et de la bibliodiversité. Concevoir 30 livres différents, ce n'est pas assimilable à la production de 30 produits de consommation courante de marques différentes. »*

« On constate une standardisation de l'offre, rétorque Fanny Valembois, spécialiste des démarches de décarbonation des organisations culturelles au sein du think tank The Shift Project. *Quand vous voyez une vingtaine de livres sur le même thème en librairie, c'est qu'il y a collectivement quelque chose à repenser. Il faut aussi que le marché de l'occasion se développe, mais avec un modèle économique viable pour les éditeurs et les auteurs. Ce qui n'est pas le cas actuellement. »*

Equilibre économique précaire

Car aussi stable qu'il soit, le marché de l'édition présente un équilibre économique qui ne tient qu'à un fil, des libraires aux éditeurs. L'aggiornamento écologique et les coûts potentiellement induits ne sont pas sans risque pour de nombreux acteurs.

Reste que l'année 2020 a marqué un tournant. Avec la crise sanitaire, moins de nouveautés ont été proposées par les éditeurs, sans que cela n'affecte outre mesure leurs revenus. Une sorte de test de marché qui a déjà eu des conséquences dans la stratégie-volume des éditeurs. Lors de la dernière rentrée littéraire, 490 nouveaux romans ont vu le jour, d'après « Livres Hebdo ». Un niveau historiquement bas en plus de vingt ans. *« Il y a un alignement de l'impératif écologique et des contraintes économiques alors que les livres coûtent de plus en plus cher à produire »*, note Claude de Saint-Vincent, directeur général de Média Participations.

Depuis plusieurs années, l'association Clic.EDIt (créée par le SNE et l'Union nationale des industries de l'impression et de la communication, associés aux principaux acteurs de la chaîne du livre) travaille sur un calculateur intégrant un vaste panel de données (choix du papetier, de l'imprimeur, du transporteur, etc.). Cet outil doit permettre à chaque utilisateur de Clic.EDIt de mesurer en amont le bilan carbone découlant de ses différents choix de sous-traitants. *« On veut que cela devienne un standard et que nous parlions tous un langage commun*, note Pascal Lenoir. *Il n'y a qu'avec une démarche collective que l'on débouchera sur des solutions fortes. »* Ce calculateur pourrait être lancé dans un an. ■

Hachette accélère dans sa décarbonation avec un plan jusqu'en 2030

Le leader français de l'édition dévoile un plan d'action qui s'appliquera à l'ensemble de ses activités internationales.

Un nouveau chapitre s'ouvre pour la politique de décarbonation d'Hachette. Le leader français et numéro trois mondial de l'édition va lancer un plan visant à réduire de 30 % son empreinte carbone d'ici à 2030 à l'échelle de ses activités internationales. Intitulé « 30/30 », celui-ci a été élaboré avec le cabinet Carbone 4. *« Entre 2009 et 2021, nous avons réduit nos émissions en France de 20 %, notamment en déménageant notre siège social mondial dans un bâtiment certifié HQE* [haute qualité environnementale, NDLR] *tout en réduisant notre empreinte immobilière*, expose Fabrice Bakhouche, directeur général délégué d'Hachette Livre. *On a essentiellement agi sur l'infrastructure et le bâti. Ce nouveau plan va être international et mettra la décarbonation au cœur de notre activité en concernant notre manière de faire des livres. »*

Si l'édition est loin de polluer autant que d'autres secteurs, le sujet n'en est pas moins central. En 2019, le bilan carbone mondial d'Hachette Livre s'élevait à 530 kilotonnes d'équivalent CO_2, selon le dernier rapport RSE du groupe. Soit l'équivalent des émissions annuelles de 55.000 Français, selon le think tank The Shift Project. *« Hachette est l'éditeur français d'envergure qui a pris le plus d'avance sur ces thématiques »*, convient un rival.

Mieux anticiper les ventes

Avec ce nouveau plan, Hachette vise une réduction globale de 30 % du taux de livres pilonnés, de 26 % de l'intensité carbone liée à la production de papier, de 18 % pour ce qui est de l'intensité carbone des activités d'impression-façonnage et respectivement de 1 % pour le fret amont et de 1,5 % pour le fret aval. En tout, l'impression-façonnage, le papier et la surproduction représentent près de 70 % des émissions de l'éditeur tricolore.

« Le levier principal pour réduire la surfabrication va être l'optimisation de nos stocks. Nous équiperons chacune de nos maisons d'édition avec des logiciels capables de mieux suivre le parcours des livres, souligne Gaëtan Ruffault, directeur de la responsabilité sociale et environnementale d'Hachette Livre. *La rupture de stock en librairie est la grande frayeur des éditeurs car ce sont des ventes que vous ne rattrapez jamais. Mais nous constatons que parfois des ordres de réimpression sont passés alors qu'il reste des livres non vendus encore dans le circuit. »*

> « Entre 2009 et 2021, nous avons réduit nos émissions en France de 20 %. »
> **FABRICE BAKHOUCHE**
> Directeur général délégué d'Hachette Livre

A l'instar des autres acteurs du secteur, Hachette réintroduit près de la moitié des retours invendus (20 % de sa production globale) dans le flux de distribution. Le reste est envoyé au pilon pour être recyclé. Afin de mieux piloter ses stocks, le groupe va aussi davantage se servir d'outils mâtinés d'intelligence artificielle pour mieux anticiper les ventes de certains titres. *« Nous allons nous appuyer sur nos datas et ce qu'on appelle les "titres-miroirs" pour mieux doser le tirage de livres ayant, peu ou prou, le même potentiel de ventes »*, note Gaëtan Ruffault.

Le groupe a de la matière pour faire tourner ses calculatrices prévisionnelles. En tout, il publie près de 16.000 nouveautés tous les ans dans le monde et dit vouloir ajuster ce volume à la baisse, sans le quantifier précisément. *« Ce ne sera pas univoque. Nous n'allons pas diminuer le volume de BD ou de mangas qui sont en plein essor, mais un effort sera fait sur d'autres catégories de livres »*, détaille Fabrice Bakhouche.

Concernant l'approvisionnement en papier et la fabrication, Hachette s'engage à renforcer la prise en compte de critères environnementaux dans son choix de sous-traitants, des imprimeurs aux relieurs en passant par les papetiers. Ce plan de décarbonation *« ne constitue pas un risque financier »*, note Fabrice Bakhouche. *« Cela va générer des dépenses supplémentaires mais avec une meilleure gestion des stocks et en optimisant notre production, le coût devrait être neutre. »* — ***N. R.***

Le chinois Xiaomi va licencier 10 % de ses effectifs

TÉLÉPHONIE

Le troisième fabricant mondial de smartphones emploie 35.000 personnes dans le monde.

Il pâtit du ralentissement du marché de la téléphonie et des restrictions anti-Covid en Chine.

Raphaël Balenieri
@RBalenieri

Le chinois Xiaomi passe au régime sec pour les prochains mois. Le troisième fabricant mondial de smartphones va licencier un peu moins de 10 % de ses quelque 35.000 salariés, a annoncé l'entreprise mardi, confirmant des informations de la presse chinoise. Un coup dur pour le groupe de Pékin créé en 2010 et devenu, au fil des ans, l'un des géants mondiaux de l'électronique grand public et des objets connectés.

Les coupes concerneront uniquement la Chine, où le groupe emploie 32.000 salariés. Xiaomi assure que le personnel affecté a été *« indemnisé »*. En revanche, le groupe ne précise pas quels métiers seront les plus concernés. Selon nos informations, les 60 employés en France ne seront pas touchés.

> Les licenciements concerneront uniquement la Chine, où le groupe emploie 32.000 salariés.

La situation était devenue compliquée pour Xiaomi ces derniers mois. Au troisième trimestre, son chiffre d'affaires a chuté de presque 10 %… et son profit brut de 18 %. Le fabricant est certes resté bon numéro trois avec presque 14 % du marché mondial des smartphones. En Europe, il est numéro un en Espagne, numéro deux en France et numéro trois en Allemagne. Mais au niveau mondial, le groupe n'a mis sur le marché « que » 40,5 millions de smartphones, soit 8 % de moins en un an.

Xiaomi est en fait victime d'un double phénomène. Le groupe a été pénalisé par les restrictions anti-Covid en vigueur jusqu'à peu en Chine et qui ont fait chuter la demande intérieure. Il a également dû fermer temporairement un grand nombre de ses boutiques, sur son réseau de 10.000 magasins, face à la flambée des cas de Covid-19 dans le pays. Or, si Xiaomi est présent dans le monde entier, il réalise encore la moitié de son chiffre d'affaires en Chine.

Mais il a aussi été touché par le ralentissement mondial sur le marché de la téléphonie. La stratégie « zéro Covid » chinoise a perturbé les chaînes logistiques et donc l'offre. L'inflation, elle, a fait flancher la demande des consommateurs. Résultat, les livraisons de smartphones dans le monde baissent en continu… depuis un an et demi. Elles ont encore chuté de 9 % au troisième trimestre, selon Canalys. Or, malgré sa diversification, Xiaomi réalise 60 % de ses revenus dans la téléphonie. ■

Le pilon, la destruction des livres jamais lus

Malgré la flambée du prix du papier et de l'énergie, le secteur de l'édition demeure prisonnier d'un système économique qui conduit à détruire chaque année de 13 à 25% de sa production.

Dans une librairie parisienne. Un éditeur estime que le taux de retour des livres en littérature s'élève en moyenne à 30 %, mais tous ne sont pas détruits. *Bruno Levy/Divergence*

Combien, parmi les livres qui paradent sur les tables des librairies à l'approche des fêtes, finiront *« au pilon »* ? L'expression, qui a cours dans l'édition, désigne la destruction des ouvrages invendus et abîmés. *« Même si c'est douloureux,* explique Philippe Rey, qui dirige la maison d'édition du même nom, *c'est la solution de facilité lorsque les livres reviennent chez le distributeur, parce que trier les ouvrages défraîchis, stocker les autres, les renvoyer et les remettre en rayon sont des opérations manuelles coûteuses pour finalement peut-être ne jamais les vendre. Il coûte moins cher de les réimprimer si le stock est épuisé. »*

Pour inciter à acheter des livres, rien de tel, pourtant, que la possibilité de les voir et les toucher dans les lieux de vente, d'où une logique d'offre et un cadre commercial original : les libraires ont le droit de retourner les invendus aux éditeurs, tenus de les rembourser. Quel est le pourcentage des livres renvoyés faute d'acheteurs ? *« En littérature, les retours dépassent en moyenne 30 %,* précise Philippe Rey. *Avec certains succès à 10 à 15 % de taux de retours, mais aussi de gros échecs où il peut atteindre 80 %. »*

Mais la totalité des livres retournés ne sont pas détruits, tempère le président de la commission Environnement et fabrication du Syndicat national de l'édition (SNE), Pascal Lenoir. *« 60 % des ouvrages reviennent abîmés ou périmés (cahiers de vacances, guides de voyage, dictionnaires, etc.),* précise-t-il. *La dernière étude du SNE indique que 13,2 % du flux aller, c'est-à-dire des livres envoyés chez les éditeurs, sont pilonnés, un chiffre en baisse. »* Ce flux aller ne prend pas en compte les ouvrages demeurés dans les stocks, qui peuvent être détruits sans passer par la case librairie. C'est peut-être ce qui explique la différence notable de cette estimation du SNE avec celle donnée par le Basic (Bureau d'analyse sociétale d'intérêt collectif) dans une étude publiée en 2017 : *« En tout, de 20 à 25 % environ de la production annuelle de livres serait pilonnée, soit, en 2015, une estimation de 142 millions d'ouvrages. »*

Si certains types de livres, comme les beaux livres ou les ouvrages de référence, ne sont quasiment jamais pilonnés, la surproduction accroît mécaniquement le volume du pilonnage. *« Des logiques commerciales industrielles favorisent une mise en place surdimensionnée,* précise Thomas Bout, fondateur des Éditions Rue de l'Échiquier. *Certains éditeurs d'auteurs best-sellerisés misent sur une très large diffusion pour avoir des colonnes d'exemplaires dans tous les supermarchés, en sachant très bien qu'ils n'en vendront au mieux que la moitié. »* Le lieu d'impression a également son importance. *« Pour des romans graphiques en couleur ou enrichis, imprimés hors de France, en Chine par exemple, le délai de livraison est de trois à quatre mois, ce qui incite à des tirages plus importants afin d'éviter des ruptures »,* souligne ainsi Jean-Marc Levent, directeur commercial de Grasset.

> *Nombre de maisons d'édition éludent la question du pilonnage en brandissant le chiffre de 100 % de recyclage de ces livres en essuie-tout, papier toilette ou carton.*

À l'heure de la flambée du coût du papier, quelles sont les solutions pour réduire la part des livres détruits alors qu'ils n'ont jamais été lus ? *« L'idéal est d'imprimer au juste besoin,* indique Pascal Lenoir. *Le problème, c'est qu'il ne peut pas être déterminé, mais seulement estimé. Le book-tracking permettrait de connaître les ventes en temps réel et d'éviter la réimpression quand des exemplaires sont en train de revenir. Il faudrait également développer la réintégration dans nos stocks. »* Le développement de l'impression à la demande pour dix exemplaires ou même un seul a également ses limites. *« Il réduit considérablement le pilonnage,* explique Jean-Marc Levent. *Mais il existe seulement pour certains titres qui se vendent très peu. La norme reste d'avoir des stocks présents physiquement. »*

Nombre de maisons d'édition éludent la question du pilonnage en brandissant le chiffre de 100 % de recyclage de ces livres en essuie-tout, papier toilette ou carton – ce qui n'enlève rien à la dépense énergétique occasionnée par la production des ouvrages, leurs différents acheminements et leur destruction. Par souci de cohérence, Rue de l'Échiquier, éditeur d'ouvrages sur les questions environnementales, a organisé plusieurs braderies « Sauvé du pilon » pour écouler des exemplaires abîmés. *« Pour valoriser le réemploi des livres, nous travaillons avec l'association Emmaüs,* indique Thomas Bout. *Depuis 2019, notre maison réfléchit de façon systémique avec l'association Pour l'écologie du livre, afin d'aller plus loin que les moyens actuels encore trop marginaux et d'éviter ce grand gaspillage. »*

Corinne Renou-Nativel

repères

La production de livres en hausse

La production globale de livres a augmenté de 12,49 % entre 2020 et 2021, passant de 97 326 à 109 480 livres. Il est probable qu'il y ait eu un effet de rattrapage de la production éditoriale sur 2021, les éditeurs ayant reporté des publications en raison de la crise sanitaire en 2020. À titre de comparaison, 107 143 titres avaient été publiés en 2019.

La production en nombre d'exemplaires a, elle, augmenté de 21,31 %, passant de 456,7 millions à 554 millions. Une hausse plus importante expliquée notamment par les réimpressions de séries entières de mangas qui ont connu un vif succès auprès du public en 2021.

Le tirage moyen s'établit en 2021 à 5 061 exemplaires – 7 026 pour les nouveautés, 3 934 pour les réimpressions.

Source : Syndicat national de l'édition (SNE).

essen

Médias

Le gouvernem une aide à la pr de 30 millions

Ce soutien concer teurs les plus tou conséquences de Ukraine. Il se trad prise en charge p les éditeurs les pl de l'augmentatio coûts de producti loppe sera notam par des crédits de teur de la presse d été consommés d du plan de relanc lions d'euros ouve finances rectifica

Bande dessiné

Le festival d'Angoulê annule l'expositio Bastien Vi

Le grand rendez-v bande dessinée a credi 14 décembre d'une exposition au dessinateur Ba après une polémi *naces physiques »* auteur accusé de la pédopornograp tival a renouvelé s Bastien Vivès, aut qui a rencontré le des romans graph tiqués (*Polina*), de la française (série des BD pornograp catrices et grotesq *ne suis pas pédoph lire honnêtement s'en rend compte f* t-il déclaré au *Par* sur la-croix.com

Un article détail

Jeux olympiq

Maintien de p festivals à l'été

Paris JO 2024

Les festiv des Vieill ou de l'In Lorient s nus, leurs ront être aménagé de la mobilisatio forces de l'ordre p Le Lollapalooza r *compliqué parce en Île-de-France »* le festival Rock e *« encore à l'étude »*

Ex sur la-croi

À l'Opéra « La Petite Bou des horreurs »

OLIVIER DION

Plante d'intérieur, plante d'extérieur

PAR CÉCILIA LACOUR

OBJECTIF TERRE

Le retour à la nature se confirme, sous l'effet conjugué de la crise sanitaire et d'une prise de conscience écologique. Observant l'émergence de lecteurs plus jeunes et plus urbains, les éditeurs diversifient leurs approches du segment et tentent de sensibiliser les enfants.

Les effets du Covid continuent de se faire sentir. La crise sanitaire a renforcé un besoin de connexion à la nature. « *Les lecteurs qui quittent la ville pour s'installer à la campagne sont en recherche d'outils pour développer leur autonomie alimentaire, jardiner et retrouver un lien plus fort avec leur environnement* », confirme Thomas Bout, fondateur de Rue de l'Échiquier. Sans compter que « *les lecteurs savent que l'avenir de la planète se joue dès aujourd'hui*, abonde Brigitte Michaud, responsable éditoriale chez Terre Vivante. *Cette conscience écologique s'imbrique désormais avec la pratique.* » Et cela se ressent sur le marché. Le segment nature et jardinage affiche une progression de 10 % en volume et 12 % en valeur, selon les données GFK. Il retrouve ainsi son niveau de 2019 et enregistre sa plus belle performance depuis 2017.

Pour ce printemps, les éditeurs misent sur leurs poids lourds. L'auteur du *long-seller La vie secrète des arbres*, Peter Wohlleben, publie *Le siècle des arbres* (Les Arènes, 7 avril). Quatre ans après *Le potager du paresseux*, vendu à 60 000 exemplaires, Didier Helmstetter revient avec *Le potager du paresseux à l'épreuve du réchauffement cli-*

Nathalie Viard, directrice éditoriale chez Larousse.

Michel Larrieu, responsable éditorial chez Delachaux & Niestlé.

« Les lecteurs ont des attentes spécifiques clairement tournées vers le rewilding, c'est-à-dire comment donner à la nature une chance de rétablir l'équilibre » Nathalie Viard, Larousse

matique (Tana). Terran propose *La maison résiliente* de Didier Flipo et Rémy Richard. « *Ce titre a été très demandé par les libraires, à tel point que nous avons lancé une réimpression avant sa sortie* », souligne l'éditrice Coline Pons. Tiré initialement à 2 000 exemplaires, l'ouvrage a été réimprimé à 2 500. Ulmer connaît le même engouement pour *Agrumes résistants au froid* d'Olivier Biggio et Bertrand Londeix, dont « *la mise en place a été doublée par rapport à l'objectif de vente* », note la directrice commerciale Emmanuelle Christophe.

ESSAIS PRATIQUES

Rue de l'Échiquier réédite en semi-poche *Les limites à la croissance (dans un monde fini)* de Dennis Meadows, Donella Meadows et Jorgen Randers et *Biomimétisme* de Janine M. Benyus, qui fêtent respectivement leurs 50 et 25 ans. « *Ils sont chacun agrémentés d'une préface nouvelle* », indique Thomas Bout, le premier par Dennis Meadows et le second par Gauthier Chapelle. L'éditeur scientifique Quæ remporte de jolis succès sur le marché grand public avec les collections « 50 idées fausses » et « Clés pour comprendre ». La première, qui « *tord le cou aux idées reçues* », selon la responsable commerciale Corinne Parpinelli, s'enrichit d'un tome sur les insectes avec Christophe Bouget et d'une « *nouvelle édition augmentée* » sur les araignées avec Christine Rollard. Dans la seconde collection, la maison réédite, aussi en version augmentée, *Où se cache la biodiversité en ville ?* de Philippe Clergeau et Nathalie Machon. Le fondateur de Plume de Carotte Frédéric Lisak mise sur *Manifeste du jardin émotionnel* d'Arnaud Maurières et Éric Ossart, « *un petit bijou qui mêle une réflexion complète mêlée à 20 ans de pratique* ».

Si Delachaux & Niestlé est connu pour ses guides d'identification, son directeur Michel Larrieu veut « *diversifier la production* » en misant notamment sur les essais, comme avec *La nature au bord de l'eau* de Marc Giraud pour découvrir la biodiversité qui peuple les eaux douces. Après *Un Tanguy chez les hyènes : 30 comportements surprenants des animaux* de François Verheggen, qui « *démarre très très bien* », l'éditeur

OLIVIER DION

Emmanuelle Christophe, directrice commerciale des éditions Ulmer.

programme *Montaigne, Kant et mon chien* de Audrey Jougla. L'autrice livre un « *petit traité philosophique et un récit incarné* » consacré à la vie avec son chien.
La thématique des animaux irrigue quelques programmes. Terre Vivante enrichit sa collection « Facile et bio » avec *J'accueillerais bien un âne* de Sandrine Lemaire et *J'élèverais bien des poules !* de Michel Audureau. « *Le sujet des poules marche super bien* », relève Brigitte Michaud. Jouvence publie *Prendre soin de ses poules avec Papy Nounn*. L'auteur partage « *son amour pour celles-ci à travers une chaîne YouTube suivie par plus de 300 000 personnes* », explique la directrice éditoriale Charlène Guinoiseau.
« *Certaines thématiques comme le jardin d'intérieur, le potager ou la permaculture s'ouvrent à des lecteurs plus jeunes et plus urbains* », souligne Elisabeth Pegeon, directrice éditoriale de Rustica. Par conséquent, les éditeurs ont recours à « *des auteurs qui vont proposer une approche plus adaptée à cette cible* », continue-t-elle. Après *Végétaliser votre intérieur* de la youtubeuse et instagrameuse Marion Botanical, l'éditrice pro-

Anniversaire haut en couleur

Pour son 140e anniversaire, Delachaux & Niestlé s'associe avec l'artiste français Michaël Cailloux, connu pour ses créations autour du bijou mural et de la gravure à l'eau-forte, pour une opération haute en couleur. « *Il réalise toute notre identité visuelle* », indique le directeur éditorial Michel Larrieu. L'éditeur proposera un *tote bag* en édition limitée illustré par Michaël Cailloux et « *fabriqué à partir de plastiques recyclés* », précise-t-il. La maison lance également la Gazette Delachaux, un journal sur ses actualités 2022 offert en librairie, ainsi qu'un catalogue grand public enrichi. Elle organise enfin un « *week-end festif* » les 7 et 8 mai à la librairie-péniche L'Eau et les Rêves (Paris 19e). Au programme de ces deux jours : ateliers et conférences à destination des enfants et des adultes, « *des projections, des dégustations ou encore des initiations à la nature avec des balades, ou à l'ornithologie* », complète Michel Larrieu.

Litté-nature

Rue de l'Échiquier inaugure en mai une nouvelle collection rassemblant « *des textes un peu tombés du ciel qui nous parlent de nature et d'environnement, tout en littérature et poésie* », explique son fondateur Thomas Bout. Dans *L'amour est une saison*, Otis Kidwell Burger « *raconte une histoire d'amour à travers des références métaphoriques aux mondes végétal et animal* », relate l'éditeur. Dans *Devenir chevreuil*, Tony Durand « *se met à la place d'un chevreuil et imagine les émotions et le rapport au vivant qu'un jeune chevreuil peut éprouver au printemps* », raconte-t-il. Avec cette collection, Rue de l'Échiquier souhaite ouvrir les possibles. « *Nous ne considérons pas seulement la nature pour ce qu'elle a d'extrêmement concrète et pratique mais aussi pour sa puissance évocatrice* », assure Thomas Bout. Trois textes courts, « *entre 64 et 80 pages* », fabriqués en collaboration avec la graphiste Dune Lunel seront publiés chaque année.

gramme *Permaculture, la bible pour débuter* de l'instagrameur Johann Gis et *Mon potager décomplexé* de Solène Guillaume, créatrice du compte Instagram @potagerdebalcon. Tana propose *Les bons plants d'Elise*, repérée sur Instagram, pour apprendre à bien cultiver ses plants puis *Le jardin d'Alekil* qui explique, sur YouTube, comment avoir un petit jardin nourricier « *avec peu de moyens et beaucoup de débrouille* », affirme Suyapa Hammje.

RETOUR À LA TERRE

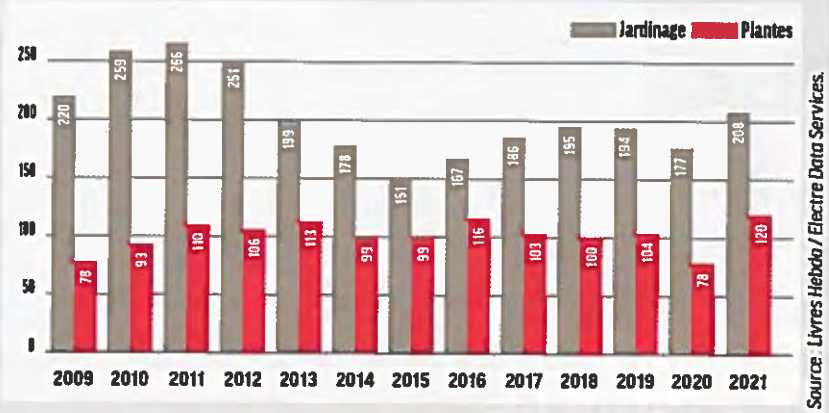
Jardins et potagers restent des thématiques phares, portées par un besoin d'autonomie et de reconnexion à la nature. « *Les lecteurs ont des attentes spécifiques clairement tournées vers le* rewilding, *c'est-à-dire comment donner à la nature une chance de rétablir l'équilibre* », explique Nathalie Viard, directrice éditoriale chez Larousse. Elle publie *Le potager sans se planter* de Régine Quéva et *Réensauvager votre jardin* de Catherine Delvaux. Ulmer veut mettre « *le jardin à la portée de tous* » avec *Le guide du jardin ultra-simple* de Jean-Michel Groult. Terran édite *Un petit jardin d'abondance écologique* de François Liorzou. Après s'être infiltré dans nos maisons, le zéro-déchet « *gagne maintenant l'extérieur* », observe Brigitte Michaud. Elle publie *Mon potager sans déchets* de Blaise Leclerc, tandis que Rustica propose *Un compost avec ou sans jardin* de Laurent Renault. Le jardin s'adapte au climat. Larousse édite *Transformer son jardin en îlot de fraîcheur* de Serge Schall. L'architecte Gernot Minke montre chez Terre Vivante comment *Végétaliser son toit* pour « *isoler les habitations aussi bien en été qu'en hiver* », détaille Brigitte Michaud. L'éditrice propose également des *Solutions pour un jardin résilient* de Jean-Paul Thorez et *Un jardin fruitier pour demain* de Perrine Dupont et Robert Kran.
Au-delà du jardin et des plantes, ce sont aussi nos habitats que les éditeurs nous invitent à repenser. « *Nous observons un véritable regain pour l'habitat, avec les* tiny houses, *mais aussi simplement l'ha-*

Thomas Bout, cofondateur des éditions Rue de l'Échiquier.

Corinne Parpinell, directrice commerciale des éditions Quae.

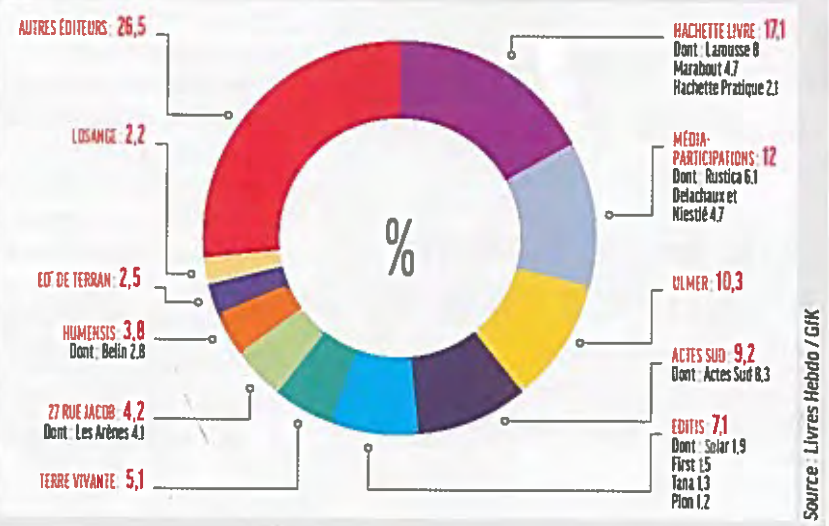
LA PRODUCTION : NOUVEAUTÉS ET NOUVELLES ÉDITIONS

La production de nouveautés et nouvelles éditions dans le rayon jardinage et plantes progresse en 2021. Respectivement, +18% et +54% avec 208 et 120 nouveaux titres. Ce rayon renoue avec son niveau d'avant 2013.



LES PRINCIPAUX ÉDITEURS

Hachette, Média-Participations et Ulmer dominent le marché du livre de nature et de jardinage (39,4%). Ce marché est évalué par GFK à 35 millions d'euros en 2021 (+12,3%) pour 2 millions d'exemplaires vendus (+10,3%) pour un prix moyen de 17,5 € (+1,9%).



En valeur en 2021

OLIVIER DION

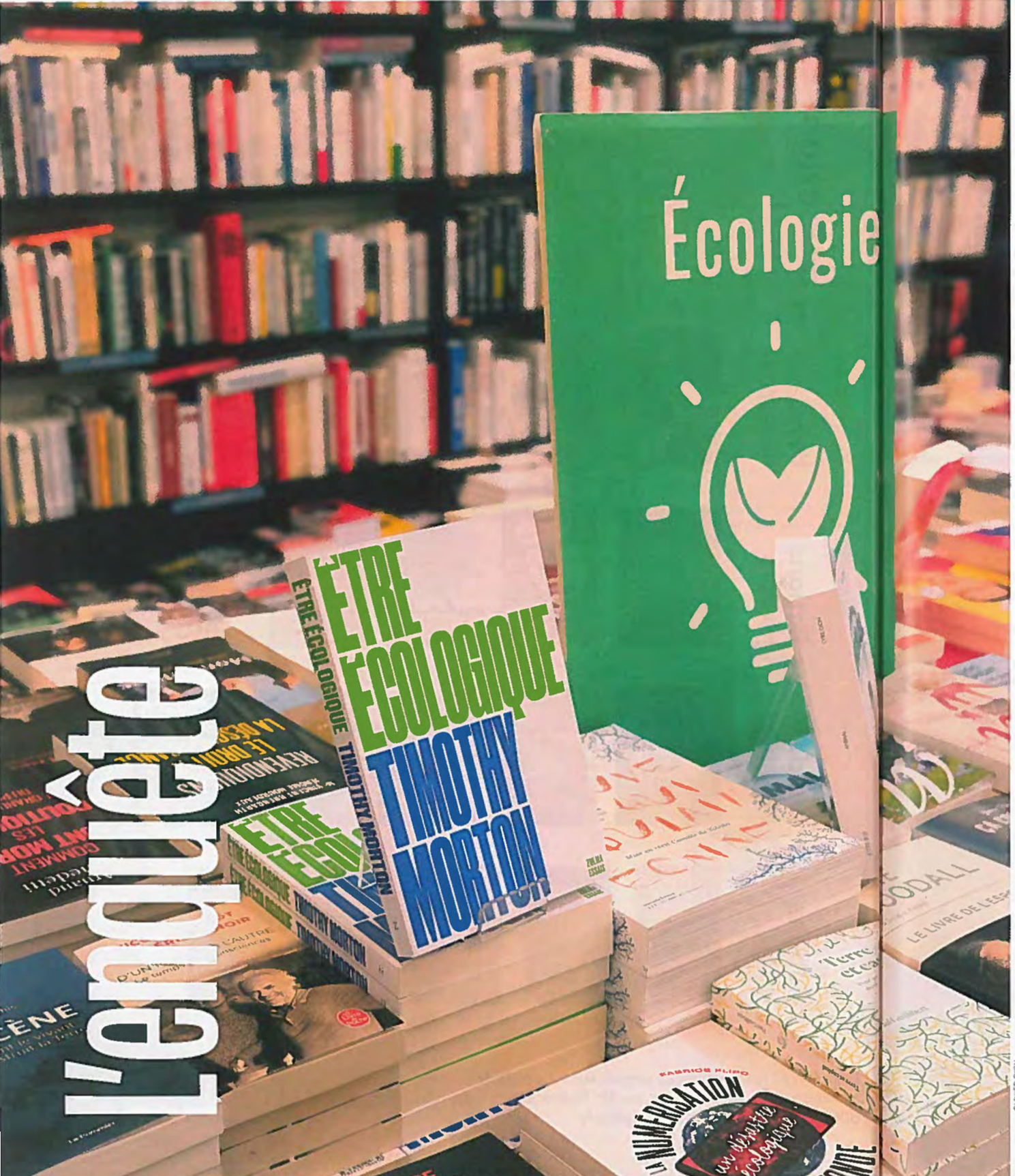
Suyapa Hammje directrice éditoriale des éditions Tana.

Brigitte Michaud, éditrice chez Terre Vivante.

bitat écologique », souligne Charlène Guinoiseau. L'éditrice programme *Mes nuits sauvages* de Sylvie Pérenne qui a « *tout quitté pour vivre en van puis en hamac dans la forêt le temps de construire sa tiny house* ». Terran mise sur *La voie des écovillages* de William Wadoux dans lequel l'auteur présente les avantages et inconvénients à rejoindre ou lancer un projet d'écovillage, quand Ulmer part à la rencontre des écovillages, écohameaux et tiers-lieux dans *Vivre en écolieux* de Romane Rostoll et Cristo Corbeau.
La nature devient transversale et se mêle par exemple à la cuisine chez Ulmer. Dans *Zones à cueillir*, Caroline Decque et Camille Gasnier expliquent comment cueillir fleurs sauvages et plantes comestibles, y compris en milieu urbain, pour réaliser des cocktails, des plats et des desserts. Après *Petite et grande histoire des légumes*, Éric Birlouez propose une *Petite et grande histoire des céréales et légumes secs* chez Quae. Avec *Un jardin aromatique dans mon salon* de Susan Betz, Larousse aborde aussi bien « *les plantes qui décorent et parfument mais qui servent aussi en cuisine* », note Nathalie Viard. La transversalité se fait aussi écoféministe chez Rue de l'Échiquier avec *Restons vivante*, le livre fondateur de la pensée de Vandana Shiva.

DE NOUVELLES COLLECTIONS

Cette année voit enfin éclore plusieurs collections. Suyapa Hammje lance « Les carnets du scarabée » avec l'objectif « *d'ouvrir les cinq sens, de montrer comment on approche, observe, identifie une tomate, un oiseau, une roche ou encore un arbre* ». Boris Presseq se concentre sur les *Arbres* tandis que Raphaël Sané et Fabrice Schmitt s'intéressent aux *Oiseaux*. « *Cette collection n'est pas un guide d'identification*, prévient l'éditrice. *Il s'agit de rendre le citoyen autonome, de lui permettre de comprendre et redécouvrir la magie du vivant.* » La découverte est aussi au cœur de la nouvelle collection lancée par Rustica. Avec « Découvrir la nature », Elisabeth Pegeon souhaite « *accompagner les nouveaux publics qui veulent mettre un peu de vert dans leurs yeux* ». Le label sera inauguré avec *Découvrir les plantes sauvages comestibles* de Caroline Calendula et *Découvrir les papillons du jardin* de Coralie Beltrame et Antoine Cadi. Emmanuelle Christophe souhaite proposer « *des solutions concrètes à la crise écologique* » avec « Résiliences », une collection « *lucide mais qui cultive l'optimisme* » dirigée par Charles Hervé-Gruyer. Six premiers titres sont programmés au 24 février, suivis de quatre autres fin avril. Enfin, Plume de Carotte lance « 12 sachets de graines pour », une collection de « *livres de 36 pages, de fabrication 100 % française, accompagnés de sachets de graines logés dans des encoches* », explique Frédéric Lisak. Deux premiers titres signés par Serge Schall paraîtront le 17 mars : *12 sachets de graines pour jardiner en permaculture*, illustré par Joanna Wiejak, et *12 sachets de graines pour cultiver des légumes insolites*, illustré par Anaïs Sanchez.



Le rayon écologie de la librairie Mollat à Bordeaux.

OLIVIER DION

PAR **CÉCILIA LACOUR**
AVEC **NICOLAS CELNIK, CÉCILE CHARONNAT, MARINE DURAND, PAULINE GABINARI** ET **SOUEN LÉGER**

LE « GREEN NEW DEAL » DU LIVRE

C'est un virage majeur. Une série de signaux forts qui attestent d'une sensibilité nouvelle à l'urgence écologique. Grands groupes ou petits éditeurs, libraires, associations ou bibliothèques, en France comme au niveau international, rivalisent de projets et d'actions pour tenter d'appliquer à la filière du livre les résolutions qui traversent toute la société. Quelles actions lancent-ils concrètement et à quelle étape ? Avec quels outils, à quelle échelle et sur la base de quels instruments de mesure ? Enquête.

La prise de conscience se généralise à tous les segments du livre. « *Même dans ce moment de tension lié à la pénurie de papier, l'écologie n'est pas oubliée, peut-être même pour la première fois* », note Olivier Blanche, P.-D.G. des éditions Terre Vivante, pionnières de l'écologie pratique depuis plus de quarante ans.

De fait, les initiatives essaiment partout en France et dans le monde. Le nombre de déclarations et d'engagements s'envole. Depuis 2019, la majorité des organismes professionnels prennent publiquement position en faveur de l'environnement.

Le 27 octobre dernier, le Syndicat national de l'édition (SNE) donne naissance à une Charte environnementale de l'édition de livres. Sur treize pages, ce guide de bonnes pratiques vise à fournir des clés aux professionnels afin de mettre en place des actions concrètes. « *L'objectif est de permettre à chacun d'accéder à un certain niveau de compréhension, de montrer les bonnes actions déjà entreprises et souligner les leviers d'amélioration* », explique Pascal Lenoir, président de la commission Environnement et fabrication du SNE et directeur de la production chez Gallimard (lire son interview p. 52).

« Il faut changer de paradigme industriel : nous pouvons créer de nouvelles formes de production, de consommation, et une chaîne plus vertueuse. »
Charles Hédouin, cofondateur de Livr&co.

DE NOMBREUX ENGAGEMENTS

Un mois plus tôt, c'est l'Union internationale des éditeurs (UIE) et sept autres organismes professionnels qui notifiaient leur engagement commun pour que les actions en faveur du climat deviennent une priorité. Ce jour-là, les signataires annoncent dans un communiqué commun le lancement d'une série de discussions. « *Nous avons le pouvoir, en tant qu'éditeurs, imprimeurs, libraires, bibliothécaires, auteurs et éducateurs, d'avoir un impact bien plus direct sur le développement durable* », assure alors Bodour Al-Qasimi, présidente de l'UIE, en préambule de la première réunion menée lors de la dernière Foire de Francfort.

En octobre 2020, l'Organisation des nations unies invitait de son côté les éditeurs à s'engager sur une série de dix actions pour tendre vers un avenir plus durable et équitable d'ici 2030. Depuis, trois groupes anglo-saxons – HarperCollins, Penguin Random House et Bonnier Books – ont annoncé leur objectif de devenir « *climatiquement neutre* » d'ici à la fin de cette année.

Mais l'urgence environnementale ne concerne pas seulement les éditeurs. Loin de là. Tous les maillons de la chaîne s'emparent du sujet. Le Syndicat de la librairie française (SLF) a lancé sa commission Environnement et développement durable fin 2019, suivi au début de cette année par l'Association des bibliothécaires de France (ABF). Née de la rencontre entre l'auteur Marin Schaffner et de la libraire Anaïs Massola, une Association pour l'écologie du livre a même été fondée il y a deux ans.

PROFUSION D'INITIATIVES

Si les prises de position officielles se multiplient, de nombreux professionnels innovent déjà sur le terrain et imaginent des solutions pour réduire l'impact environnemental de leur activité. De l'écoconception des livres jeunesse édités par La Cabane Bleue aux labels verts lancés par La Martinière et Casterman, en passant par la réduction des déchets au sein de la librairie La Procure à Tournai ou les ateliers de sensibilisation à l'environnement dans la médiathèque de la Canopée des Halles, ce sont autant d'exemples d'initiatives lancées ces dernières années par les différents acteurs de la filière du livre. Ils rejoignent ainsi les rangs de précurseurs enga-

Charles Hédouin et Marion Carvalho de Livr&co.

Les mots de l'écologie du livre

Écoconception

L'écoconception est une démarche visant à évaluer et à prendre en compte l'impact environnemental d'un livre tout au long de sa vie. Ce concept comprend par exemple une optimisation des supports, le choix d'un papier certifié ou recyclé, le choix des encres, un tirage adapté ou encore une optimisation des emballages et du transport.

Empreinte carbone

L'empreinte carbone est une unité de mesure de l'impact de l'activité humaine sur le changement climatique. Précisément, elle mesure les émissions de gaz à effet de serre (GES) nécessaires à une action. Le papier est le contributeur le plus important à l'empreinte carbone d'un livre puisqu'il « *faut beaucoup d'énergie pour le fabriquer et le transporter* », souligne le Syndicat national de l'édition dans sa Charte environnementale de l'édition de livres publiée en octobre 2021.

Neutralité carbone

La neutralité carbone implique un équilibre, « *à l'échelle du globe* » selon l'Agence de la transition écologique (Ademe), les émissions et l'absorption des gaz à effet de serre (GES). Souvent repris à des fins marketing et étant soumis à de nombreuses interprétations, ce concept est controversé. Dans le monde du livre, HarperCollins, Penguin Random House ou Bonnier Books ont indiqué leur volonté d'atteindre une neutralité carbone d'ici la fin d'année en relocalisant leur production, en utilisant des énergies renouvelables ou en finançant des projets pour protéger nos forêts.

Librairie Géolibri à l'espace Darwin de Bordeaux.

gés depuis une dizaine d'années en faveur d'un livre plus vert. Parmi eux : les « éditeurs écolo-compatibles », du nom du collectif lancé en 2010 par sept éditeurs – éditions de Terran, Rue de l'échiquier, Pour penser à l'endroit, Yves Michel, La Plage, Plume de Carotte et La Salamandre – afin d'amorcer des pistes de réflexion au sein de l'édition indépendante, ou encore le groupe Hachette Livre.

GREEN TEAM

« *Nous avons été pionniers en nous dotant dès 2009 d'un outil de pilotage avec notre premier bilan carbone* », réalisé par le cabinet Carbone 4, souligne Gaëtan Ruffault, directeur des ressources humaines et de la RSE de Hachette Livre. De cette analyse, le groupe a identifié les axes sur lesquels travailler, « *principalement réduction de nos émissions carbone, préservation des ressources naturelles, gestion de la fin de vie des produits et des déchets et actions en faveur de la biodiversité* », selon Gaëtan Ruffault. Hachette Livre a également lancé plusieurs initiatives comme l'étiquetage environnemental de ses livres en 2012, la semaine de l'écoconception en juin dernier, et créé une « *green team* ». Sa prochaine initiative : un challenge de l'écoconception pour récompenser des démarches écologiques mises en place par des maisons du groupe.

© HACHETTE LIVRE

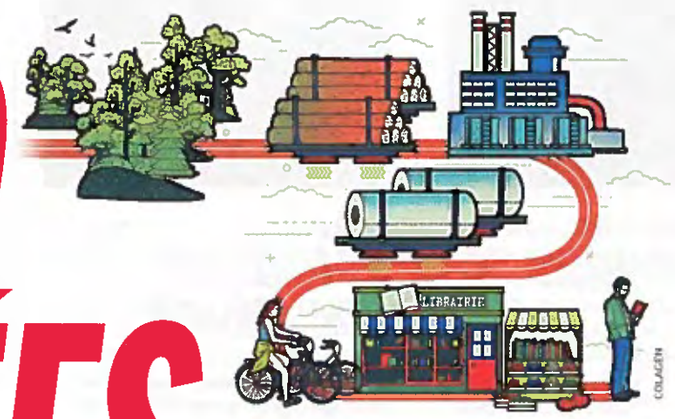
« Nous avons été pionniers en nous dotant dès 2009 d'un outil de pilotage avec notre premier bilan carbone. »
Gaëtan Ruffault, directeur des ressources humaines et de la RSE de Hachette Livre.

On dit souvent que « *chaque geste compte* » pour protéger l'environnement. Mais, même cumulées, ces initiatives sont-elles suffisantes pour réinventer l'industrie du livre ? Comment faire le tri entre effet d'annonces, bonnes intentions et réels progrès ?
« *On peut faire mieux !* », reconnaît Charles Hédouin, cofondateur de Livr&co, une librairie en ligne lancée en décembre 2020 qui vend des ouvrages écoconçus et respectueux de l'environnement et propose une traçabilité des produits utilisés dans leur fabrication. « *Il faut changer de paradigme industriel : nous pouvons créer de nouvelles formes de production, de consommation, et une chaîne plus vertueuse* », assure-t-il.
Avant de révolutionner l'industrie du livre, ne faudrait-il pas, par exemple, ouvrir un volet pédagogique ? « *Nous avons encore un effort majeur à faire en termes de sensibilisation* », affirme Olivier Blanche. « *Il faut donner les outils tout en expliquant les contraintes* », complète Charles Hédouin. Le libraire a d'ailleurs animé les 24 et 25 novembre une toute nouvelle formation sur la publication écoresponsable proposée par Fontaine O Livres.
Autre chantier : le livre manque cruellement d'indicateurs centralisés et interprofessionnels pour mesurer son impact environnemental. « *Il serait important d'aller plus loin encore sur le* sourcing *des matières premières entrant en compte dans la fabrication du papier* [le principal contributeur du bilan carbone d'un livre, NDLR] », poursuit Olivier Blanche. Dans sa charte environnementale de l'édition de livres, le SNE imagine d'ailleurs la mise en place d'un indicateur commun à l'ensemble de la filière sur le bilan carbone.

UN MONDE COMPLEXE

D'autres idées émergent pour réduire l'impact de l'activité d'édition : la réduction du pilon, le recours à du papier recyclé ou à des encres végétales, une impression plus locale ou encore la certification des imprimeurs, papetiers ou transporteurs à l'image de celles qui existent déjà pour le papier.
« *L'écologie n'est pas une utopie mais les meilleures volontés du monde vont se heurter à la réalité. Tout devient plus complexe, plus international, plus économiquement difficile à maîtriser* », prévient toutefois Olivier Blanche. Depuis sa création en 1979, Terre Vivante est « *dans une recherche permanente d'exemplarité* » sans pour autant atteindre totalement son but. À plusieurs reprises, la maison a par exemple tenté d'imprimer l'ensemble de sa production sur du papier recyclé. Sans y parvenir dans un contexte où « *les fabricants de papier recyclé en France disparaissent* ».
Pour l'éditeur, le virage environnemental du livre devra surtout réussir à répondre à la question suivante : « *Comment peut-on être le plus écologique possible dans un monde de plus en plus complexe ?* » Une équation hautement épineuse à résoudre. **C.L.**

15 IDÉES POUR UN LIVRE VERT



COLAGEN

Un éditeur qui lance une collection écoresponsable, une imprimerie qui recycle encre et papier, une autre qui éradique les emballages cadeaux… Les acteurs de la chaîne du livre multiplient les avancées pour verdir la filière. La preuve par 15.

DR

LA CABANE BLEUE
UN FORMAT UNIQUE

SECTEUR : édition/jeunesse
QUI : fondées en mai 2019 par **Sarah Hamon et Angela Léry**, les éditions nantaises La Cabane Bleue se donnent pour mission de sensibiliser les enfants à la protection de la planète aussi bien par le contenu des livres que par leur mode de fabrication.
MÉTHODE : afin de réduire la déperdition d'énergie et de matières premières, les livres sont imprimés par lots de plusieurs titres, dans un format unique conçu pour entrer parfaitement dans une feuille d'impression. *« C'est un choix éditorial qui n'est pas si simple à assumer, notamment en jeunesse où le livre est aussi un objet d'art. Mais un format optimisé c'est moins de gâche papier en machine et un stockage grandement facilité »*, souligne Angela Léry.
MOT D'ORDRE : jouer collectif. La maison, qui publie quatre titres par an, envisage de mutualiser l'impression de certains titres avec d'autres éditeurs comme Six Citrons Acides. *« Il faut se mettre d'accord sur un format et des critères communs »*, précise l'éditrice.
AU-DELÀ DU LIVRE : La Cabane Bleue propose des animations pour tous publics comme l'atelier pour enfants « Fabrique ton livre », une conférence gesticulée *« Le livre est-il écologique ? »*, ou encore une rencontre découverte *« C'est quoi, un éditeur écolo ? »*.

DR

CASTERMAN
UNE COLLECTION ÉCORESPONSABLE

SECTEUR : édition/littérature jeunesse
QUI : **Anne-Sophie Congar**, responsable éditoriale petite enfance chez Casterman.
PROJET : Casterman fait le pari de lancer « Vert planète », une collection écoresponsable de quatre ouvrages à destination des enfants de 4 à 6 ans. De la création de son papier certifié, aux refus de proposer des PLV éphémères et jetables, en passant par une impression en Belgique afin de réduire au maximum le transport, chaque étape de la fabrication du livre est pensée pour avoir le moins d'impact possible sur l'environnement.
MÉTHODE : le papier est certifié, la papeterie Arctic Papers Munkedals AB est *« cradle to cradle certified »* (qu'on pourrait traduire littéralement « du berceau au berceau »), une norme reconnue de produits sûrs et adaptés pour une économie circulaire, la colle est d'origine naturelle. L'éditrice a aussi pensé le format et la pagination pour ne pas gâcher de papier et le tirage a été calculé *« au plus juste »*, indique la maison.
OBJECTIF 2030 : afin de rester dans une démarche la plus éthique possible, « Vert planète » limitera son catalogue à un nombre restreint de publications.

OLIVIER DION

LA MARTINIÈRE ET DELACHAUX & NIESTLÉ
LABEL DE TRAÇABILITÉ

SEGMENT : édition/beaux livres, essais et art de vivre
QUI : **Séverin Cassan**, directeur général délégué de La Martinière et Delachaux & Niestlé.
PROJET : fin 2019, La Martinière et Delachaux & Niestlé lancent Yliga, un label qui se veut marque de traçabilité et emblème d'un livre plus respectueux de l'environnement.
MÉTHODE : le label repose sur une quadruple promesse : *« moins de papier, moins de produits chimiques, moins de transport, moins de plastique »*. Les maisons ont repensé les formats des ouvrages, utilisent des encres végétales, ne proposent ni couverture cartonnée ou film plastique, impriment simultanément, en France, des couvertures d'ouvrages au même format, et ont supprimé les tirages papier pour contrôler les étapes de fabrication.
INSPIRATION : l'yliga, un arbre aux vertus médicinales du Sahara qui a la capacité de s'adapter aux milieux les plus difficiles.
OBJECTIF 2030 : les deux maisons étendront dès l'année prochaine le label à un tiers de leur production ainsi qu'à une partie des ouvrages édités par Le Seuil Jeunesse. *« Notre but est d'étendre Yliga à l'ensemble des marques du groupe Média-Participations »*, souligne Séverin Cassan.

© IMPRIMERIE DU CLOÎTRE

CLOÎTRE IMPRIMEURS
DES ATELIERS D'ÉCO-IMPRESSION

SECTEUR : imprimerie
QUI : à Saint-Thonan, dans le Finistère, **l'imprimerie Cloître**, fondée en 1937 et dirigée aujourd'hui par Christophe Dudit, est l'une des premières du territoire à avoir été labellisée Imprim'Vert il y a vingt ans.
MÉTHODE : recyclage des cartons et papiers, collecte des pots et cartouches d'encres, récupération des eaux souillées, *« il n'y a pas un produit qui sort de Cloître qui ne soit traité selon les filières adéquates »*. L'entreprise imprime des supports de communication, livres noir et blanc et beaux livres sur des papiers certifiés FSC ou PEFC, et récupère aussi la chaleur de ses compresseurs pour chauffer ses ateliers.
PROJET : Cloître propose des webinaires *« éco-impression et écoconception »* aux agences de communication et entreprises soucieuses de développer leur politique RSE. Choix des papiers et des formats, maîtrise des quantités, la formation montre qu'il n'est pas toujours utile d'imprimer à des milliers d'exemplaires, ou que *« cela n'a pas de sens d'opter pour un papier recyclé et de lui appliquer un pelliculage à base de plastique »*.
OBJECTIF 2030 : amener les clients vers plus de personnalisation pour utiliser les ressources à bon escient.

© SEBASTIEN MARCELLIN

LE VENT DÉLIRE À CAPBRETON
LIBRAIRIE BASSE CONSOMMATION

SECTEUR : librairie/énergie
QUI : **Emmanuelle Andrieux**, fondatrice et propriétaire du Vent Délire.
PROJET : contribuer à un autre modèle de consommation. Insérer la dépense énergétique dans une réflexion globale, chaque geste quotidien pouvant réduire l'impact environnemental.
MÉTHODE : tout appareil utilisant l'électricité est choisi ou paramétré pour consommer le moins possible. L'ordinateur s'éteint après sa mise à jour quotidienne, les radiateurs sont en veille lorsque la librairie est fermée, du double vitrage a été installé partout et depuis le 1er janvier 2020 Le Vent Délire achète son électricité auprès d'Enercoop, une coopérative locale et citoyenne qui se fournit auprès de 300 producteurs français d'énergies renouvelables.
OBJECTIF 2030 : grâce à un changement de local, faire du Vent Délire un prototype d'une librairie respectueuse du développement durable dans tous les sens du terme : social, économique, écologique. Type de chauffage, isolation, choix des matériaux, récupération et recyclage, gestion des déchets, circuit des produits et approvisionnements, bien-être au travail, tous les postes seront revus sous cet angle.

© MÉDIATHÈQUE D'ARÈS

MÉDIATHÈQUE D'ARÈS
PLUS DE PAPIER !

SECTEUR : bibliothèque
QUI : **Diane Sasso-Launay**, responsable de la médiathèque d'Arès (Gironde).
MÉTHODE : bien sûr, il reste les livres. Mais pour la carte de lecteur, les relances des retardataires ou les tickets de caisse pour les achats de boissons, la médiathèque n'imprime plus de papier. Le café et le thé sont en vrac, « responsables » et bientôt finiront au compost du jardin. Terminé les sodas et autres produits transformés, remplacés par du bio, de saison et du circuit court. Les bouteilles sont en verre et les serviettes en tissu. Dans les rayonnages, les intercalaires sont en bois recyclé par une entreprise locale. En plus, *« cela coûte trois fois moins cher qu'un intercalaire classique »*.
INSPIRATION : la maison ! *« Chez nous, on boit dans des tasses, pas dans des gobelets en plastique ! Cela fait partie de la convivialité. »*
OBJECTIF 2030 : *« Que la médiathèque soit un lieu de débat sur ces questions. »*

DR

LIBRAIRIE L'ÉTABLI DES MOTS À RENNES

TOUT SE RECYCLE

SECTEUR : librairie/écoconception
QUI : coopérative (SCIC) L'Établi des mots
PROJET : agir sur le seul facteur que le libraire maîtrise totalement : l'aménagement de son local commercial en l'inscrivant dans une démarche d'écoconception.
MÉTHODE : chaque élément composant l'aménagement de la librairie est écoresponsable. Le mobilier sur mesure provient de bois de palette utilisé dans l'industrie, les poufs et coussins sont issus de matières recyclées telles des montgolfières, des bâches publicitaires ou du polystyrène recyclé, les peintures sont produites à partir d'algues et les luminaires sont composés de plastiques promis à la destruction. La PLV ne rentre pas dans le magasin.
INSPIRATION : l'écologie a été l'une des premières valeurs posées par les coopérateurs lors du montage du projet.
OBJECTIF 2030 : réduire le gaspillage et les retours et travailler sur les mentalités des clients et leurs habitudes de consommation. L'Établi des mots mène différentes expérimentations en ce sens. Elle teste ainsi la présence du stock à l'unité sur des salons spécifiques, laissant le choix du canal d'acquisition au lecteur.

© PHOTO DR/LA MER SALÉE

LA MER SALÉE

L'ÉDITEUR ZÉRO PILON

SECTEUR : édition/littérature et essais
QUI : **Sandrine et Yannick Roudaut** ont fondé La Mer Salée en 2013 à Nantes. Respectivement conseillère en développement durable auprès de PME et ancien journaliste économique et financier, ces deux conférenciers et prospectivistes œuvrent depuis vingt ans à « *faire advenir un nouveau monde* ».
PROJET : Des ouvrages – pas plus de cinq par an – qui explorent les futurs soutenables, la désobéissance ou l'écoféminisme, et produits de façon la plus écoresponsable possible : façonnage et impression à moins de 100 km de Nantes, encres à base d'huile végétale, couverture en papier teinté masse sans pelliculage…
MÉTHODE : en préférant produire peu et réimprimer, et en récupérant les invendus, rénovés puis remis dans le circuit de vente directe, donnés à des associations ou envoyés en service de presse, La Mer Salée ne pilonne aucun livre. Un choix « *économiquement aberrant* », mais conforme aux valeurs des fondateurs.
INSPIRATION : les utopies, « *qui sont les évidences de demain* ».
OBJECTIF 2030 : réussir à imposer la fiction d'anticipation positive, pour qu'elle irrigue les imaginaires et nourrisse l'avènement d'un monde meilleur.

© LEDUC_GREG LECŒUR

ÉDITIONS LEDUC

UN LIVRE « CLIMATIQUEMENT NEUTRE »

SECTEUR : édition/Beaux livres
QUI : pour *Océans face à face*, de Pierre Frolla et Greg Lecœur (octobre 2021), les éditions Leduc se sont engagées aux côtés de leur imprimeur, Polygraf. Basé en Slovaquie, celui-ci travaille avec la société Climate Partner qui a chiffré l'empreinte carbone de l'impression et proposé une liste de projets de compensation carbone.
MÉTHODE : les éditions Leduc participent au financement de projets éoliens à hauteur de l'empreinte estimée de l'impression (soit 52 748 kg CO_2), en combinaison avec des initiatives de sauvegarde du milieu marin. Concrètement, pour chaque tonne compensée de CO_2 via des parcs éoliens situés aux Philippines et à Aruba, 10 kg de déchets plastiques sont collectés par les populations locales, notamment des communautés de pêcheurs. Dans les points de collecte de la Plastic Bank, ils peuvent les échanger contre de l'argent, de la nourriture, ou des frais scolaires. Au lieu de se retrouver en mer, le plastique est ainsi recyclé.
COÛT : environ 1 000 euros pour 10 000 exemplaires.
OBJECTIF 2030 : établir le bilan carbone de l'entreprise d'ici fin 2021-début 2022 afin de dresser un plan d'action.

© ÉDITIONS BLEU ET JAUNE

ÉDITIONS BLEU ET JAUNE

REBOISER LES FORÊTS

SECTEUR : édition/fiction européenne
QUI : fondées en 2015 par **Tatiana Sirotchouk**, les Éditions Bleu et Jaune impriment leurs livres dans l'Eure sur du papier issu de forêts gérées durablement. Pour aller plus loin, elles ont établi en 2020 un partenariat de longue durée avec la société française Naudet, spécialiste du reboisement des forêts en France.
SLOGAN : « *Nos livres plantent des arbres.* »
MÉTHODE : pour accompagner la mise en place de la collection « Fiction Europe », cent arbres ont été plantés en Alsace en avril 2021. « *Cela représente 1 500 livres qui contribuent chacun à hauteur de 30 centimes environ* », précise Tatiana Sirotchouk qui a pu visiter le terrain. Chêne sessile, pin sylvestre, pin laricio de Corse… Les essences ont été choisies pour leur résistance au changement climatique. Chaque année, à la même période, de nouveaux arbres seront plantés, permettant « *de stocker le CO_2 grâce à la photosynthèse, de filtrer l'eau, de libérer le dioxygène et de préserver la biodiversité et la faune* ».
PROCHAINE ÉTAPE : à court terme, la maison souhaite que chaque livre vendu participe à la hauteur de 50 centimes/1 euro à la plantation d'un arbre. Elle envisage également de planter des arbres dans les pays d'origine des auteurs publiés.

DR

LIBRAIRIE LA PROCURE

CARTONS À L'ADOPTION

SECTEUR : librairie/gestion des déchets
QUI : **Bérénice Glavieux**, responsable adjointe de la librairie.
PROJET : depuis deux ans, La Procure a décidé de réduire ses déchets. Le tri sélectif est en place, les services de presse sont donnés et les cartons et PLV sont proposés à l'adoption.
MÉTHODE : une fois par mois environ, la librairie poste sur ses réseaux sociaux un appel à « adoption » des PLV et cartons. La publication est doublée d'un mailing aux clients, aux associations et aux collectivités. Des collectionneurs aux écoles, le matériel promotionnel est réutilisé de diverses manières et avec un succès grandissant. « *Certains mois, cela s'arrache* », témoigne Bérénice Glavieux qui, désormais, « *ne jette quasiment plus rien* ».
OBJECTIF 2030 : mutualiser davantage les commandes pour optimiser le transport, réduire les retours pour éviter le pilon, recycler au maximum plastique et emballages. Mais comme nombre de ses confrères, Bérénice Glavieux estime « *arriver au bout de ce qu'il est possible de faire à son échelle* » et que, désormais, la « *balle est dans le camp des éditeurs et des distributeurs* ».

© LILOSIMAGES

LILOSIMAGES À ANGOULÊME

HALTE AU PAPIER CADEAU

SECTEUR : librairie /papier cadeau
QUI : **Anaïs Combeau et Manon Picot**, propriétaires.
PROJET : éliminer les emballages et papiers cadeaux traditionnels difficilement recyclables en raison des encres utilisées qui restent très polluantes.
MÉTHODE : depuis plusieurs années, Lilosimages a fait le choix du papier kraft, seul papier cadeau vraiment recyclable et que les clients peuvent personnaliser en dessinant dessus par exemple. Pour les cadeaux plus volumineux, les deux libraires ont également imaginé en décembre 2020 un « sacadeau ». En toile, imprimé en France et désigné par une illustratrice locale, l'emballage peut être réutilisé comme sac à dos notamment par les enfants.
OBJECTIF 2030 : remplacer la totalité des papiers cadeaux par des emballages en tissu bio, labellisé, imprimé localement et portant le logo de la librairie. Cela nécessitera toutefois « *beaucoup de pédagogie pour préparer les gens qui restent très attachés à ces emballages qui brillent, que l'on déchire et qui symbolisent la magie de Noël* », anticipe Anaïs Combeau.

© MÉDIATHÈQUE DE LA CANOPÉE

CANOPÉE DES HALLES
VERDIR LE CIRCUIT

SECTEUR : bibliothèque
QUI : la directrice **Sophie Bobet** et ***« toute l'équipe »*** de la Canopée des Halles à Paris.
PROJET : voir quels documents peuvent très bien se passer d'une protection plastique. Ce qui facilitera leur recyclage, quand ils ne sont pas donnés à une association ou à une école qui viennent les chercher sur place. « *Nous ne faisons pas de braderie, pour ne pas concurrencer les bouquinistes* », précise la directrice Sophie Bobet. Le circuit du livre va aussi voir arriver un vélo qui transportera des documents d'une médiathèque à l'autre (« *J'ai déjà des candidats dans l'équipe !* »). Ce qui va de pair avec les projets de prêt de pompe à air, d'installation de prises pour recharger les vélos électriques et de WeBike, des vélos d'intérieur qui permettent à l'usager de recharger son téléphone en pédalant. Des idées lumineuses.
OBJECTIF 2030 : un atelier de réparation (vélo, appareils électroniques…), l'accueil d'une Amap (association pour le maintien d'une agriculture paysanne)…

© JULIETTE TRENELET

PAPETERIE PASDELOUP
LA FILIÈRE CHANVRE

SECTEUR : production de papier
QUI : Laurence et Bruno Pasdeloup, fondateurs de la papeterie Pasdeloup, fabriquent du papier à la cuve, feuille à feuille à partir de fibres végétales comme le lin et le chanvre d'origine française.
MÉTHODE : les papetiers travaillent les fibres végétales pour préparer la pâte à papier. Celle-ci est versée dans une cuve. Les feuilles obtenues sont ensuite couchées, pressées, séchées et lissées.
OBJECTIF 2030 : « *Nous souhaitons passer au papier 100 % chanvre d'ici peu de temps* », explique Bruno Pasdeloup. Moins gourmande en eau et utilisable sans blanchiment, la fibre de chanvre paraît être la bonne alternative à la pulpe de bois dans la fabrication de papier.
À L'ÉTRANGER : si l'industrialisation de ce type de papier est encore limitée en France, à cause du prix du chanvre et du peu d'hectares cultivés, le papetier allemand Gmünd a lancé cette année le Gmünd Hanf, un substrat 100 % chanvre européen pour réaliser des brochures, des emballages et des cartes de vœux.

© LUDO-MÉDIATHÈQUE DE BORDÈRES

LUDO-MÉDIATHÈQUE DE BORDÈRES-ET-LAMENSANS
RECYCLAGE À TOUS LES ÉTAGES

SECTEUR : Bibliothèque
QUI : Claire Gourdon-Baillet et Lucie Pécaut
PROJET : avec des jeunes de l'hôpital psychiatrique, cette bibliothèque landaise a installé une cabane à dons où les usagers (700 adhérents pour un village de 360 habitants !) font don de livres et divers objets (décorations, poussette, imprimante…) C'est de là que viennent le meuble et le saladier transformés en lave-mains pour les enfants. Le porte-savon a lui été entièrement créé sur place, par l'imprimante 3D, comme les serre-livres. La petite touche finale : des origamis, confectionnés à partir de vieux bouquins.
INSPIRATION : « *Les usagers, leurs attentes et curiosités* »
OBJECTIF : reprendre les ateliers (transgénérationnels) de confection de produits ménagers et cosmétiques. « *Cela permet d'échanger les bonnes recettes et de garder la motivation !* »

CARBONE 4 LE CABINET EXPERT QUI RELÈVE L'EMPREINTE D'HACHETTE

Pas facile de joindre Carbone 4 en pleine COP 26. Sursollicité par les médias pendant la conférence internationale sur les changements climatiques, le cabinet de conseil spécialisé sur les enjeux de transition énergétique, fondé en 2007 par l'ingénieur Jean-Marc Jancovici et l'économiste Alain Grandjean, mène aussi un chantier conséquent pour Hachette Livre : le premier bilan carbone du groupe à l'international, qui sera rendu public dans les semaines qui viennent et permettra de décliner une stratégie de réduction des émissions à l'échelle mondiale. « *Hachette Livre fait partie de nos clients historiques, puisqu'ils nous ont demandé de comptabiliser leurs émissions de gaz à effet de serre en France tous les trois ans dès 2009* », observe Clément Mallet, consultant senior chez Carbone 4, pour qui cette « *extension* » de l'audit au niveau mondial a constitué un défi de taille. « *Il a fallu refaire le travail de collecte de données que nous avions fait il y a douze ans pour l'Europe, auprès des fournisseurs, des papetiers, et faire face à certaines spécificités, comme une part de transport en avion plus importante.* »

18,5 % DE BAISSE DE GES POUR HACHETTE

C'est au sein de l'Ademe (Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie) que Jean-Marc Jancovici a développé, à partir de 2000, sa méthode de bilan carbone, consistant à mesurer ou estimer les quantités de tonnes de CO2 équivalent (tCO_{2eq}) émises par une organisation. La méthodologie proposée par Carbone 4, qui œuvre principalement pour de grandes entreprises dans tous les secteurs d'activité, repose sur les mêmes principes, « *mais on met l'accent auprès de nos clients sur le fait qu'il ne faut pas se contenter de cette photo, et nous proposons des pistes d'amélioration* », note Clément Mallet. Entre 2008 et 2018, Hachette Livre est parvenu à faire baisser ses émissions de 18,5 %, à 176 000 tonnes de CO_{2eq}, en agissant au niveau de la production du papier et de l'impression, deux postes qui représentent à eux seuls 80 % des émissions de la production d'un livre. « *Dès le début, nous avons choisi de calculer nos émissions en scope 3, c'est-à-dire en prenant en compte nos consommations énergétiques, mais aussi les émissions des autres maillons, depuis la fabrication de la pâte à papier jusqu'à la porte du distributeur* », détaille Gaëtan Ruffault, directeur RH et de la RSE d'Hachette Livre, qui diffuse une grille de collecte dans la totalité de ses périmètres, et a également mandaté le cabinet Greenflex pour réaliser son bilan plastique. « *Mais le plus important, c'est la prise de conscience du rôle que chacun peut jouer.* » Si Hachette indique aussi, depuis 2012, l'empreinte carbone de ses livres titre par titre en suivant la méthode de calcul de Jean-Marc Jancovici, rares sont les maisons à évaluer cette empreinte, et parmi les principaux groupes, seuls Bayard et Hachette ont publié des résultats sur la base carbone de l'Ademe. « *Peut-être parce que l'industrie n'est pas réellement sous le feu des critiques, le livre étant considéré comme un mode de culture plutôt bas carbone* », analyse Clément Mallet, tout en relevant l'importance du fret dans les émissions carbone de la filière, « *car le papier est un matériau assez lourd* ». Outre des bilans carbone, Carbone 4 conseille aussi ses clients sur la façon de s'adapter aux changements climatiques à venir, et de se préparer à un monde bas carbone. Pour les éditeurs, « *cela pourrait être le coût du transport qui va augmenter, ou le fait de se demander si son papetier s'approvisionne en bois dans des forêts à risque d'incendie* ». Un autre pas vers une prise de conscience collective. M. D.

OLIVIER DION

Le siège d'Hachette Livre à Vanves.

« LE LIVRE EST CONSIDÉRÉ COMME UN MODE DE CULTURE PLUTÔT BAS CARBONE. » CLÉMENT MALLET, CONSULTANT SENIOR CHEZ CARBONE 4.

OLIVIER DION

Q&R

PASCAL LENOIR,
DIRECTEUR DE LA PRODUCTION CHEZ GALLIMARD ET PRÉSIDENT DE LA COMMISSION ENVIRONNEMENT ET FABRICATION DU SYNDICAT NATIONAL DE L'ÉDITION (SNE)

« DONNER DES AXES DE DÉVELOPPEMENT POUR DEMAIN »

En 2017, le Basic épinglait la conception des ouvrages de littérature générale. En 2018, WWF publiait son étude « Les livres de la jungle : l'édition jeunesse abîme-t-elle les forêts ? ». L'impact environnemental de l'industrie du livre est-il toujours si mauvais que ça ?
Il existe plusieurs manières d'envisager un problème : soit on stigmatise les défauts et on se positionne en donneur de leçons sans connaître la réalité des métiers du livre et de l'édition, soit on tente d'intégrer la complexité du sujet. Le livre n'est pas un objet comme les autres : c'est un bien culturel. Il n'existe pas un livre mais des livres ; il n'existe pas un marché mais des marchés ! Le livre représente 6 à 7 % de la consommation de papier en France. 95 % du papier est certifié avec des labels soutenus par des ONG. 13 % du flux aller part au pilon et est recyclé. Depuis la loi sur le prix unique du livre de 1981, le livre s'inscrit dans une économie circulaire : quel autre secteur industriel peut se prévaloir du traitement par la filière de tous ses invendus, comme le font les éditeurs ?

Où en est-on par rapport à d'autres secteurs ?
Nous le voyons avec la COP26 : les bons élèves sont encore des élèves en devenir. Les éditeurs ne sont pas de mauvais élèves ! Nous, et tout particulièrement les fabricants, effectuons un métier d'artisan industriel, avec une économie de moyens limitée, et nous sommes attentifs à la bonne maîtrise de notre impact environnemental. L'environnement mêle la science, l'organisation, la production, le transport, le comportement, l'économie, la culture et la réglementation. Tout est mouvant, disruptif et éminemment complexe. Maîtriser ces sujets devient un enjeu pour donner des axes de développement pour demain.

Quelles sont les principales évolutions en faveur de l'écologie mises en place ces dernières années ?
Nous avons la certification des papiers, ce qui est un axe essentiel. Par ailleurs, si le nombre d'ouvrages augmente, le pilon, lui, n'augmente pas pour autant grâce à un vrai travail d'ajustement des tirages en fonction des besoins. Ces trois dernières années, nous avons même constaté une baisse du taux de pilon. Dans le cadre de l'association Clic.EDIt – Coordination langage informatique commun/Édition de livres initiée avec des imprimeurs, papetiers, compositeurs et éditeurs – nous avons créé un langage informatique destiné à simplifier les échanges administratifs et fluidifier l'approvisionnement. Avec la plateforme Prisme, nous avons œuvré à renforcer l'efficacité des livraisons entre la distribution et la librairie en mutualisant les commandes et en massifiant le transport, sur les flux aller et retour.

Quels seraient les principaux chantiers à lancer pour réduire l'impact environnemental du livre ?
La mise en place d'un système comme le *book tracking*, permettrait de suivre les ventes de livres en temps réel. C'est l'un des chantiers prioritaires à lancer, dont la première brique repose sur Clic.EDIt. Nous devons également davantage mesurer l'impact environnemental de la production de nos livres ; il est important de pouvoir évaluer l'empreinte carbone d'un livre sur des indicateurs homogènes d'un éditeur à l'autre.

Dans la Charte environnementale de l'édition de livres publiée par le SNE en octobre, vous évoquez justement l'hypothèse de la mise en place d'un tel indicateur. Quelle forme pourrait-il prendre ?
Grâce à Clic.EDIt, nous avons d'ores et déjà la possibilité de transférer des données standardisées et structurées sur les livres tirage après tirage et de définir le trajet des matières premières. Nous pouvons également avoir accès aux données inscrites dans chaque *Paper Profile* [un outil pour évaluer l'empreinte carbone d'un papier, N.D.L.R.] et modéliser le bilan carbone de chaque imprimeur. En massifiant la collecte de données, il sera demain possible de construire un bilan carbone précis et cohérent de manière automatique pour l'ensemble de la filière.

Le pilon correspond-il à du gaspillage ?
Dire que le pilon est du gâchis est vrai. Il représente par ailleurs un coût pour l'éditeur. Mais nous sommes organisés afin de pouvoir recycler 100 % des livres envoyés au pilon. Pour autant, malgré tous nos efforts, le zéro pilon est impossible. Pour permettre aux libraires, sur tout le territoire, d'avoir accès à notre production éditoriale, pour permettre à de nouveaux auteurs d'avoir la chance d'être découverts, nous devons imprimer beaucoup de livres, dont il est impossible d'anticiper le succès. Ces livres qui, hélas, ne rencontrent pas le succès espéré, doivent être pilonnés. Cela ne nous empêche évidemment pas d'être dans une démarche écoresponsable et d'ajuster nos tirages au plus près des besoins, pour limiter au maximum le pilon.

Certaines ONG souhaitent que les éditeurs apposent des consignes de tri ou des indications sur sa fin de vie comme *« Ne me jetez pas, offrez-moi à un proche ou recyclez-moi »*. Qu'en pensez-vous ?
Tous les citoyens le savent bien : le papier est recyclable. Si un lecteur voulait jeter un livre, il saurait que son ouvrage papier devrait donc être jeté dans la poubelle jaune. Doit-on conseiller à un lecteur de jeter son livre ? Je ne le pense pas. Le livre est en soi un bien durable, alors pourquoi le jeter ? Nous devons au contraire lui dire de lui donner une, deux ou dix autres chances de rencontrer d'autres lecteurs !

La compensation carbone est-elle, selon vous, une bonne idée ?
C'est du *green washing*. Il suffit de lire les publications de l'association et laboratoire d'idées The Shift Project, qui vise à atténuer le changement climatique, pour s'en rendre compte. Le sujet est de diminuer sa consommation de carbone. On ne doit pas la compenser mais bien la diminuer !

Le SLF et l'ABF ont aussi lancé une commission dédiée à l'environnement. Serait-il envisageable de mettre en place une commission transversale pour inclure l'ensemble de la chaîne ?
Nous ne travaillons pas chacun de notre côté. Nous avons notamment déjà entamé des discussions avec le SLF. Mais si nous regroupons tout le monde dans une seule et même commission, je ne suis pas sûr que nous soyons aussi agiles et efficaces. En revanche, sur des sujets précis, le travail en commun est bien sûr indispensable.

Quel serait, selon vous, l'objectif raisonnable à atteindre à l'horizon 2030 ?
Nous pourrions avoir maîtrisé au mieux notre impact environnemental et diminué notre bilan carbone de manière importante. Nous pourrions être sortis du plastique, avoir diminué le pilon et décarboné notre transport. Nous souhaitons relocaliser l'impression mais malheureusement l'industrie française n'est plus attractive. Il faudrait réindustrialiser la France afin que le livre soit plus largement façonné et imprimé dans l'Hexagone. Il y a encore des améliorations à faire. Nous y travaillons. **Propos recueillis par Cécilia Lacour**

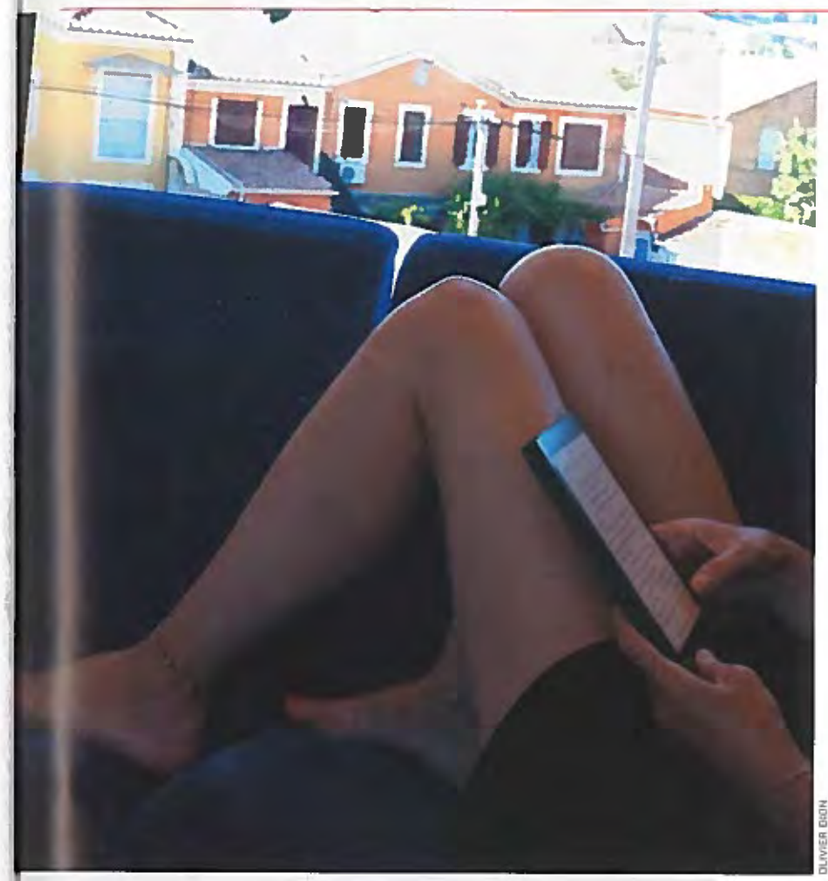
ANTOINETTE ROUVERAND UNE ÉCOLO COACH AU BUREAU

On peut avoir rêvé toute son enfance de travailler à l'Office national des forêts, évolué douze ans au marketing d'Hachette Livre… Et finalement réussir à concilier goût du livre et intérêt pour la planète. Depuis deux ans avec La Touche Verte, Antoinette Rouverand aide les entreprises à prendre le chemin de l'écologie : « *Après avoir été directrice marketing chez Hachette Romans et chez Lattès, j'ai mis un premier pied dans le monde du développement durable en devenant animatrice du réseau de crèches écoresponsables Écolo crèche.* » L'entrepreneuse se souvient de ce poste de terrain comme d'un moment « *magique* » dans sa carrière. « *En 2019, j'étais mûre pour me lancer à mon compte, et j'ai naturellement sollicité mon réseau dans l'édition.* » La plateforme d'avis de lecteurs Babelio, l'éditeur de manga Ki-oon, sont les premiers à avoir fait confiance à la « méthode » d'Antoinette Rouverand : fédérer les équipes autour d'une série d'écogestes adaptés aux spécificités de leur profession, qui vont d'un meilleur choix de fournitures à l'archivage des e-mails, en passant par la question parfois crispante du chauffage dans les locaux. « *Avec les maisons d'édition, je n'arrive pas comme le consultant qui ne connaît rien à leur métier* », note Antoinette Rouverand, qui a aussi constitué autour d'elle un réseau de professionnels pour aborder des problématiques ciblées, comme les déchets industriels ou l'isolation des bâtiments.

DR

Si la crise sanitaire a porté un coup à l'aventure naissante de La Touche Verte, l'activité de l'entreprise se consolide lentement mais sûrement. Outre des missions pour le ministère de la Transition écologique, une banque, un concessionnaire automobile ou une base de loisirs en Île-de-France, Antoinette Rouverand a rédigé le rapport RSE d'Editis et mené un audit sur le tri des déchets de bureau, avant de poursuivre sa mission sur les sites d'Interforum, à Ivry et Malesherbes. À côté de ce qui peut être fait au niveau industriel dans la chaîne du livre, les écogestes du quotidien ont certes un impact limité, « *mais c'est une question de cohérence, et les gens ont parfois besoin d'une simple impulsion* ». La directrice générale d'HarperCollins, Emmanuelle Bucco-Cancès, avait déjà eu l'envie de monter des projets écolos sans pour autant les concrétiser. Accompagnés par La Touche Verte, les salariés ont constitué une équipe de sept volontaires pour faire bouger les choses. « *Nous avons défini le nom, la fréquence des réunions, la gouvernance tournante, et j'ai envoyé un questionnaire sur les usages des employés à partir duquel nous avons établi un plan d'action* », énumère la consultante, impressionnée par la créativité des « Harper Greeners ». Alexane Lepoan, assistante éditoriale qui était à la tête du groupe en novembre, a particulièrement apprécié « *le cadre* » apporté par Antoinette Rouverand, l'aide sur les brainstormings, et les conseils pour faire passer les messages sans être moralisateurs, « *comme le fait de mettre en place de petits défis et de les répéter, au lieu d'en créer 50 nouveaux chaque mois* ». Après un thème « *alléger ses mails* », un challenge « *débranche tout* », ou une newsletter sur les façons de réduire le pilon en interne, l'équipe Harper Green a commencé l'achat de gourdes et mugs fabriqués en France, et prévoyait d'organiser un premier café écolo dans les locaux fin novembre. Une première graine qui fera pousser d'autres grandes idées, espère Antoinette Rouverand, qui souhaite transformer le coaching initial en accompagnement sur le long terme, avec HarperCollins et ses futurs clients. **M. D.**

« LES GENS ONT PARFOIS BESOIN D'UNE SIMPLE IMPULSION. »



OLIVIER DION

LIVRE PAPIER OU LISEUSE, LEQUEL EST LE PLUS VERT ?

Certes, produire un livre papier consomme des ressources. L'origine des fibres de papier est aujourd'hui encore mal contrôlée. Le bois utilisé ne provient pas toujours de forêts gérées de manière durable. Et les cartons de livres sont ensuite distribués par des camions qui sillonnent le pays, un moyen de transport gourmand en carburant…
Mais la liseuse numérique est-elle pour autant aussi « dématérialisée » que ses fabricants le laissent à penser ? Comme tout objet électronique, en effet, elle est composée de divers minéraux comme le cuivre, l'or, le coltan, l'aluminium. Il faut y ajouter une certaine quantité de terres rares, un type de métaux dont l'extraction est un facteur important de pollution et qui peut être la source de conflits armés. Pour déterminer qui, du livre ou de la liseuse, est le plus respectueux de l'environnement, il faut alors se pencher sur les usages des deux produits. Un livre se lit une fois, puis on peut le prêter, le revendre, le donner, ou le recycler. Une liseuse peut être utilisée pendant plusieurs années et consomme assez peu d'électricité, mais elle est largement plus coûteuse à produire que le livre, et le traitement des liseuses usagées est une source de pollution souvent sous-estimée.

LE POINT D'ÉQUILIBRE

Différentes études ont essayé d'estimer l'empreinte carbone des deux produits, c'est-à-dire la quantité de dioxyde de carbone (CO_2) émise au cours de leur cycle de vie. Il faut les prendre avec des pincettes : leurs méthodologies de calcul ne sont pas rendues publiques, de même que la composition exacte des liseuses ou de la pulpe de papier est tenue secrète. Assez logiquement, les résultats diffèrent selon les intérêts des commanditaires des études : selon celle réalisée par le cabinet Cleantech à la demande d'Amazon, la liseuse Kindle serait responsable de l'émission de 168 kg de CO_2, et un livre émettrait 7,4 kg de CO_2. À l'inverse, le cabinet Carbone 4, réalisant une estimation pour Hachette Livre, donne le chiffre de 1,3 kg de CO_2 pour un livre et 235 kg de CO_2 pour une liseuse Sony Reader 1re génération. Selon la première étude, produire une liseuse polluerait donc autant que fabriquer 22 livres ; selon la deuxième, le point d'équilibre se trouve plutôt autour de 180 livres. Le journaliste Guillaume Pitron, spécialiste de la géopolitique des matières premières, qui a essayé d'estimer les empreintes carbones de différents dispositifs numériques, estime que cette difficulté à évaluer leur bilan écologique est généralisable à l'ensemble du matériel électronique : « *Personne ne sait réellement mesurer cet impact*, décryptait-il dans *Forbes*, *mais force est de constater que le récit le mieux financé et le plus visible reste celui qui présente le numérique comme bénéfique.* » Pour trouver un juste milieu, on peut effectuer une moyenne des différentes études conduites sur le sujet ; cette moyenne laisse donc à penser qu'il faudrait lire au moins soixante livres sur une liseuse pour rentabiliser son coût de fabrication et de recyclage. En somme, pour que la liseuse soit effectivement un objet plus sobre que des livres papier, il faut être un gros lecteur. Et la garder longtemps. **N. C.**

SELON UNE ÉTUDE, PRODUIRE UNE LISEUSE POLLUERAIT AUTANT QUE FABRIQUER 22 LIVRES ; SELON UNE DEUXIÈME, LE POINT D'ÉQUILIBRE SE TROUVE PLUTÔT AUTOUR DE 180 LIVRES.

WILD PROJECT, L'ASSOCIATION QUI REPENSE LA FABRICATION DU LIVRE

Jean Giono vient d'achever son dernier manuscrit, *Provence*. Il range sa plume et « *le voici déjà, les feuilles à peine sèches, qui court vers son atelier* », raconte le journaliste de l'ORTF qui réalise le reportage, en 1957. L'atelier n'est pas loin, c'est celui de son voisin et ami, l'imprimeur Antoine Rico. Giono, débarrassé de sa pèlerine, tire sur sa pipe et observe l'artisan qui aligne au cordeau les caractères de plomb. Un troisième complice se joint à eux : l'illustrateur, un voisin aussi, qui soumet ses gravures à l'écrivain. Les trois hommes hochent la tête : c'est du bon boulot. Et c'est ainsi que les 1 100 exemplaires de *Provence* seront imprimés et envoyés à travers la France. Le documentaire a un charme un peu suranné, mais, dans le fond, « *artisanat, œuvre et interdépendance : tout y est* », estime Marin Schaffner, cofondateur de l'Association pour l'écologie du livre. Ce n'est pas à un retour aux années 1950 qu'aspire l'auteur et ethnologue de formation, mais plutôt à repenser la création du livre sur ce modèle d'un travail réalisé collectivement par les différents artisans nécessaires à sa fabrication, de l'auteur au libraire. L'association est née en 2019 de la rencontre entre Marin Schaffner et Anaïs Massola, qui a fondé la librairie parisienne Le Rideau Rouge il y a une quinzaine d'années : « *On a réalisé qu'on écrivait et vendait des livres qui traitent d'écologie, mais que notre manière de les diffuser était en complet désaccord avec le propos de ces livres* », explique-t-elle. L'impression de crouler sous les nouveautés, de passer plus de temps à déballer les cartons ou renvoyer des ouvrages au distributeur plutôt qu'à conseiller ses clients : la libraire avait le sentiment d'une « *perte de sens du métier. Libraire, c'est un métier d'artisan : ce qui fait notre particularité, c'est notre savoir-faire, les conseils de lecture qu'on peut donner aux clients et les livres qu'on propose en magasin. Avec l'accélération de la production éditoriale, on n'a plus le temps de faire tout ça.* »

Thomas Bout, fondateur des éditions Rue de l'échiquier et membre de l'association Wild Project.

OLIVIER DION

Anaïs Massola, fondatrice de la librairie Le Rideau Rouge, à Paris.

OLIVIER DION

LES TROIS ÉCOLOGIES DE GUATTARI

L'une des premières actions de l'association a été de réunir des libraires dans des ateliers d'écriture pour produire un « *recueil de fictions écologiques sur les librairies de demain* » (*Le livre qui cache la forêt*, 2019). Ils convoquent ensuite à la même table libraires, éditeurs, imprimeurs et forestiers pour publier un livre-manifeste, *Le livre est-il écologique ? Matières, artisans, fictions* (Wildproject, 2020), qui clarifie la position des membres de l'association. Reprenant le concept de « biodiversité » développé par des éditeurs chiliens à la fin des années 1990, ils proposent d'arrêter de parler de « chaîne du livre », et de penser plutôt le secteur de l'édition comme un écosystème. Ils empruntent le principe des trois écologies développé par le philosophe Félix Guattari pour aborder le livre selon trois prismes : l'écologie matérielle (le papier ou le transport, tout ce qui permet la fabrication de l'objet livre) ; l'écologie sociale (les interactions qui se créent entre les différents acteurs) ; l'écologie symbolique (les pratiques de lecture et de diffusion des idées contenues dans les livres). Penser ces trois aspects en interaction les uns avec les autres permet de cibler les endroits où intervenir pour rendre la pratique moins gourmande en ressources : « *Aujourd'hui, un auteur signe un contrat avec son éditeur ; l'éditeur, avec l'imprimeur et avec le distributeur ; les distributeurs, avec les libraires*, expose Anaïs Massola. *Pourquoi ne pas imaginer un contrat qui implique l'ensemble des acteurs ?* »

« POURQUOI NE PAS IMAGINER UN CONTRAT QUI IMPLIQUE L'ENSEMBLE DES ACTEURS ? »
ANAÏS MASSOLA, ASSOCIATION POUR L'ÉCOLOGIE DU LIVRE ET FONDATRICE DU RIDEAU ROUGE.

Renouer le dialogue avec leur imprimeur et leur distributeur a par exemple permis à plusieurs maisons d'édition de relocaliser leur production : Thomas Bout, membre de l'association et fondateur des éditions Rue de l'échiquier, imprime ses ouvrages à moins de 800 kilomètres de leur lieu de stockage, sur des papiers recyclés ou labellisés. Il œuvre également pour limiter l'impact de fin de vie des livres invendus : en moyenne, 20 à 25 % des livres imprimés finissent au pilon, et leur recyclage est une activité coûteuse en énergie. Les éditions Rue de l'échiquier ont pendant plusieurs années organisé une braderie des livres « défraîchis », les invendus voués au pilon parce qu'ils sont cornés ou délavés ; depuis un an, elles confient ces ouvrages à l'association Emmaüs, qui se charge de leur donner une seconde vie.

PUBLIER OU NE PAS PUBLIER...

Si ces problématiques de fin de vie sont aussi importantes, c'est aussi, selon Thomas Bout, en raison d'une surproduction éditoriale. Car « *avant de se demander comment produire un livre, la première question à se poser est plutôt : quel livre souhaite-t-on produire ?* », réfléchit-il. Alors que la tendance est à la multiplication des titres dans les catalogues, il faudrait « *se demander si c'est un livre vraiment nécessaire, s'il apporte quelque chose par rapport à ce qui est déjà publié par ailleurs, ou si on édite un énième livre sur une thématique à la mode* », poursuit Thomas Bout. Et de développer une réflexion provocatrice qui en fera tiquer plus d'un : de la même manière que l'énergie la plus verte est celle qu'on ne consomme pas, le livre le plus écolo serait-il celui qu'on ne produit pas ? **N. C.**

PAPIER RECYCLÉ POURQUOI TANT DE HAINE ?

OLIVIER DION
Bobines de papiers à l'imprimerie Bussière CPI.

Le constat n'est pas tendre. Dans son rapport 2019 « Vers une économie plus circulaire dans le livre », l'ONG WWF admoneste le secteur de l'édition : « *À peine plus de 4 500 tonnes de papier recyclé (0,5 % de la consommation française) sont utilisées en France pour produire des livres. 2 % des livres sont en papier recyclé seulement. (...) Il existe pourtant certains éditeurs qui donnent l'exemple, comme La Plage, dont près de 20 % des livres sont imprimés sur papier recyclé.* »

De fait, selon la dernière « Enquête sur la consommation de papier des éditeurs » de la Commission environnement et fabrication du SNE, qui date de septembre 2020, la part de recyclé dans l'édition est même plus faible que cela, s'élevant à 1 % des achats, ce que le syndicat justifie par la « *diminution de l'offre de papier recyclé et la non-adéquation de celle-ci face aux besoins des éditeurs* ». Dans le même document en revanche, le SNE met en avant l'utilisation en constante hausse de papier certifié PEFC (Programme de reconnaissance des certifications forestières) ou FSC (Forest Stewardship Council) jusqu'à atteindre 94 % des achats, ces papiers étant issus de forêts gérées durablement, et composés à partir de chutes de bois ou branchages.

Pas assez blanc, inégal, pelucheux, le papier recyclé, c'est-à-dire comprenant au moins 50 % de fibres provenant de déchets de papiers imprimés, a longtemps eu mauvaise presse. « *Une fibre de cellulose peut se recycler jusqu'à sept fois, le papier vierge et le recyclé sont donc complémentaires. Mais de fait, si on veut la même blancheur que du papier vierge, il faut oublier, cela n'existe pas. Et on a un petit problème de constance et d'épaisseur, certains de mes livres ont grossi, d'autres ont minci* », observe Jean-Philippe Pinsar, directeur des éditions juridiques Lextenso, qui a fait le choix en juillet du papier 100 % recyclé pour tous ses ouvrages millésimés ayant une durée de vie limitée, soit 25 % environ de sa production. « *Le recyclé, ce n'est pas la panacée, notamment parce qu'il faut souvent aller le chercher en Suède, et parce que les processus de désencrage sont lourds* », relevait en juillet auprès de *Livres Hebdo* Frédéric Lisak, directeur des éditions Plume de Carotte et cofondateur du collectif des éditeurs écolo-compatibles, tandis que certains imprimeurs relaient allègrement un bilan de gaz à effet de serre (GES) réalisé en 2017 par l'Agence de la transition écologique (Ademe) selon lequel la production d'une tonne de pâte à papier issue de matière vierge émet moins de CO_2 (297 kg CO_2) qu'une tonne de pâte issue de la filière recyclage (317 kg CO_2).

PAS DE MARCHÉ

Le papier recyclé serait-il moins écolo que le papier vierge ? Ce n'est pas aussi simple. Selon Nolwenn Touboulic, ingénieure à l'Ademe, si la balance de GES penche en faveur du vierge, « *c'est notamment parce que les papeteries classiques utilisent une énergie qui vient des copeaux de bois, et que nous considérons que cela n'a pas d'impact carbone, alors que la collecte, le tri, le recyclage en lui-même génèrent des émissions* ». Surtout, il n'y a pas que le CO_2 à prendre en compte, « *et la consommation d'eau et d'électricité est cinq fois moins importante pour du recyclé que pour du vierge* », indique-t-on à la Fédération professionnelle des entreprises du recyclage (Federec), quand l'éco-organisme Citeo évoque de son côté une consommation d'énergie et d'eau réduite par deux à trois. Ex-président de la filière papiers cartons de la Federec, Pascal Gennevieve répond aussi aux accusations de pollution, en rappelant que la javel utilisée autrefois pour désencrer a été remplacée par du peroxyde d'hydrogène, autrement dit de l'eau oxygénée. Quant à l'approvisionnement, il regrette que la papeterie ArjoWiggins Greenfield de Château-Thierry, « *qui produisait un papier recyclé parfaitement blanc, ayant servi notamment à éditer les catalogues du Louvre* », ait cessé sa production, faute de marché. Toujours dans son rapport 2019, la WWF esquisse des pistes : améliorer les collectes de livres scolaires, optimiser le recyclage des livres par les particuliers – au-delà du seul pilon, donc – en y apposant le logo Triman, ce que les éditeurs refusent jusque-là. Et l'ONG de se projeter : « *La fin de vie de certains livres pourrait conduire à produire 68 000 à 119 000 tonnes de papier recyclé de qualité* » par année. **M. D.**

« LA MÊME BLANCHEUR QUE DU PAPIER VIERGE, CELA N'EXISTE PAS. »
JEAN-PHILIPPE PINSAR, DIRECTEUR DES ÉDITIONS JURIDIQUES LEXTENSO.

L'OCCASION AU SECOURS DE L'ENVIRONNEMENT ?

Vêtements, meubles, décoration, électroménager... Dans tous les secteurs ou presque, le marché de l'occasion se développe à une vitesse effrénée, grandement aidé par la multiplication des plateformes en ligne dédiées. Au point de représenter, en France, un marché estimé à 7,4 milliards d'euros en 2020, sans compter les ventes automobiles, selon une étude publiée en février dernier par le cabinet Xerfi. Cette analyse pointe également qu'à eux seuls, les livres représentent 12 % du marché français de l'occasion, derrière les meubles et les articles de décoration (27 % des ventes). Outre son attrait économique évident pour les consommateurs, le marché de la seconde main attire de plus en plus en raison de son supposé impact positif sur l'environnement. Pour autant, l'occasion peut-elle réellement soutenir le virage environnemental du monde du livre et sauver la planète ? La réponse n'est pas si simple.

Le site de vente de livres d'occasion RecycLivre, qui a vendu 1,3 million d'ouvrages et réalisé un chiffre d'affaires de 10 millions d'euros l'an passé, communique largement sur son engagement écologique. Sur son site internet, des compteurs défilent : de sa création en 2008 jusqu'au 17 novembre, RecycLivre aurait permis de sauver plus de 50 000 arbres, d'économiser 1,4 milliard de litres d'eau et d'empêcher le rejet dans l'atmosphère de 2,5 millions kilos de CO_2. Son président et fondateur David Lorrain le reconnaît toutefois : « *Nous avons un impact moins négatif qu'un livre neuf mais dès que nous vendons et transportons un produit, nous avons tout de même un impact.* » Ce qui ne l'empêche pas de multiplier les initiatives : utilisation de camionnettes électriques depuis 2008, recours à des emballages biodégradables depuis mai dernier... L'entreprise est également certifiée B Corp, octroyée à des sociétés répondants à des exigences sociétales et environnementales, de gouvernance et de transparence, et est membre de l'organisation 1 % pour la Planète. « *Nous nous engageons à reverser 1 % de notre chiffre d'affaires, soit un peu plus de 100 000 euros, à des associations qui œuvrent en faveur de l'environnement* », souligne David Lorrain.

« DES ENTREPRISES COMME RECYCLIVRE OU BETTER WORLD BOOKS, AUX ÉTATS-UNIS, SONT EN COHÉRENCE AVEC LES NOUVELLES VALEURS DE CONSOMMATION. »
VINCENT CHABAULT, SOCIOLOGUE.

OLIVIER DION
Livres en soldes dans une librairie

« NOUVELLES VALEURS DE CONSOMMATION »

« *Des entreprises comme RecycLivre ou Better World Books, son équivalent aux États-Unis, sont en cohérence avec les nouvelles valeurs de consommation orientées vers le réemploi des matières durables,* observe de son côté Vincent Chabault, maître de conférences en sociologie à l'université de Paris et membre du Centre de recherche sur les liens sociaux (CNRS) et auteur du *Livre d'occasion. Sociologie d'un commerce en transition*, à paraître en avril prochain aux Presses universitaires de Lyon. *Elles jouissent d'une image extrêmement valorisée et font, notamment par leur communication très forte sur les réseaux sociaux, exister le client en citoyen écologique. Elles contribuent au réemploi et aux nouveaux usages du livre, elles redonnent une valeur marchande à des volumes délaissés et parfois destiné aux déchets* ».

L'universitaire pointe lui aussi les limites environnementales du marché de la seconde main : il est, selon lui, « *difficile de chiffrer* » l'impact environnemental de l'occasion. « *Une plateforme comme Vinted, qui propose à la vente des vêtements d'occasion, stimule les besoins des consommateurs et le mythe du renouvellement de sa garde-robe. Ce raisonnement peut être adapté aux livres. Le lecteur peut accélérer sa consommation parce que les livres sont moins chers mais les méthodes de recommercialisation ont toujours un coût environnemental, notamment avec la livraison individuelle ou la pollution liée à la consommation énergétique* », affirme-t-il.

À défaut de pouvoir sauver la planète, le secteur de l'occasion représenterait « *l'économie de marché qui s'adapte aux critiques, notamment écologiques, qu'on lui adresse* », à en croire Vincent Chabault. Une adaptation indispensable, dans notre société actuelle, selon David Lorrain. « *Il faut tendre vers la réutilisation et le réemploi. J'ai créé RecycLivre sur trois piliers : la solidarité, le développement durable et sur un modèle économique qui ne dépend pas des subventions. Je suis persuadé que, demain, les entreprises ne seront pérennes que si elles intègrent ces paramètres dans la création de la richesse* », estime-t-il. **C. L.**

COMPENSATION CARBONE MIRAGE OU SOLUTION ?

Planter des arbres ou des éoliennes pour compenser l'empreinte carbone des livres ? L'idée fait son chemin parmi les acteurs de la filière qui sont de plus en plus nombreux, à l'instar du groupe Editis, à intégrer la compensation carbone dans leur stratégie RSE. En quelques années, la « neutralité carbone » et la « compensation », présentée comme l'un des outils pour y parvenir, sont en effet devenues des totems brandis par les États comme par les entreprises pour témoigner de leur écoresponsabilité. Pourtant, ce mécanisme est contesté par de nombreuses ONG environnementales qui y voient une fausse solution, inefficace voire franchement dangereuse.

Initiée en 1995 avec le protocole de Kyoto, la compensation carbone repose sur le principe qu'une tonne de carbone émise à un endroit du monde peut être compensée par la séquestration ou la réduction d'une tonne de carbone ailleurs. Pour Leduc, qui s'est lancé dans l'impression d'un livre « climatiquement neutre » avec *Océans face à face*, paru en octobre 2021, cet ailleurs se trouve aux Philippines et à Aruba, où ses financements soutiennent des projets éoliens ainsi que le ramassage de déchets plastiques. « *C'est une solution temporaire, l'objectif prioritaire reste la réduction des émissions. Mais en attendant de s'acheminer vers la neutralité carbone, nous compensons pour limiter notre empreinte dès aujourd'hui* », plaide Barbara Astruc, directrice éditoriale chez Leduc.

UN ENJEU DE TEMPORALITÉ

D'autres maisons investissent dans des programmes de reforestation. « *Beaucoup d'éditeurs s'en tiennent à la plantation d'arbres, qui de fait vont absorber du carbone, sans aller jusqu'à la compensation que nous proposons également mais qui requiert l'obtention de crédits carbone certifiés* », explique Katia Prassoloff. Responsable marketing de la société française Reforest'Action, elle cite parmi ses clients IGB Édition, Ant Éditions, Bloomsbury ou encore Bonnier Books. « *C'est important de planter dès à présent* », assure-t-elle encore, invoquant le temps long de croissance des arbres tandis que les émissions, elles, sont immédiates.

Un enjeu de temporalité que mettent aussi en avant les détracteurs de la compensation, inquiets des dérives de cette course au carbone. « *Certains commettent l'erreur de planter uniquement des essences qui poussent vite et stockent rapidement du CO2, comme les eucalyptus. Mais dans ce type de monoculture, il n'y a pas de biodiversité, les sols sont asséchés, et tout brûle très vite en cas d'incendie. Il y a aussi des situations où les communautés locales sont exclues de leur propre forêt sous prétexte de la préserver* », reconnaît Katia Prassoloff. Consciente de ces écueils, Reforest'Action cherche à maximiser les bénéfices de ses projets pour la biodiversité, la filtration de l'eau, ou encore le bien-être des populations.

« *La compensation, c'est le 2/20 de l'écologie du livre, ce n'est pas une réponse à la hauteur de l'enjeu* », juge pour sa part Baptiste Lanaspeze, fondateur des Éditions Wildproject dédiées aux pensées de l'écologie. « *Elle est symptomatique du fait que l'enjeu climatique a presque remplacé l'enjeu écologique dans le débat* », poursuit l'éditeur marseillais qui appelle plutôt à « *réfléchir ensemble à une filière écologique de A à Z* ». S. L.

« LA COMPENSATION EST UNE SOLUTION TEMPORAIRE, L'OBJECTIF PRIORITAIRE RESTE LA RÉDUCTION DES ÉMISSIONS. »
BARBARA ASTRUC, DIRECTRICE ÉDITORIALE CHEZ LEDUC.

OLIVIER DION

Des livres destinés au pilon.

quier

Auteur

Thomas Bout est le cofondateur et le directeur de la maison d'édition indépendante Rue de l'échiquier. Titulaire d'un DEA en littérature générale et comparée et d'un DESS d'édition, il a commencé sa carrière d'éditeur au sein de grands groupes, dont Hachette. Après dix années d'errance aux sein de structures trop grandes pour lui, il a choisi de pratiquer son métier autrement, avec pour seul aiguillon le désir de publier des livres qui ont du sens à ses yeux, d'abord au sein d'une structure de packaging éditorial (aa éditions) et depuis 2008, au sein de Rue de l'échiquier.

Rue de l'échiquier

www.ruedelechiquier.net

ATALOGUE

Privilégier le livre de création au livre « de reproduction »

par Thomas Bout, cofondateur des éditions Rue de l'échiquier

Notre maison d'édition a été créée en 2008. Rue de l'échiquier est une maison indépendante, spécialisée en écologie et traitant de tous les sujets qui s'y rapportent. Cela va donc des changements climatiques, des choix de mobilité, des pratiques alimentaires alternatives, au zéro déchet, à l'engagement citoyen, aux féminismes, etc.

Notre idée de départ était de publier des essais de référence ou de vulgarisation, mais notre catalogue s'est beaucoup diversifié depuis quelques années. Aujourd'hui, nous publions des livres pratiques, des albums jeunesse, des bandes dessinées et de la fiction.

Notre objectif, par contre, est inchangé : sensibiliser un large public à des enjeux qui nous apparaissent fondamentaux. Nous essayons de « publier dès aujourd'hui des livres pour demain » à destination de lecteurs curieux, avides de comprendre leur époque et en quête de solutions.

Enjeux écologiques, responsabilité environnementale

Notre diffuseur, Harmonia Mundi, m'a demandé dernièrement de « plancher » sur ce sujet, lors d'une réunion de représentants. Quand on parle de notre responsabilité environnementale, il faut déjà commencer par réaffirmer une évidence : oui, notre secteur a une empreinte écologique non négligeable. Cela paraît évident, mais de nombreux acteurs du livre sont encore en partie dans le déni à ce sujet.

Après, il faut tout de suite préciser que notre secteur, notre métier, n'existe qu'en interdépendance avec d'autres – c'est la fameuse chaîne du livre. Il existe une forte interdépendance de l'ensemble des acteurs de ce circuit entre eux, c'est un élément indépassable de notre réalité professionnelle. Il est donc très difficile de réfléchir sur ces sujets-là de façon compartimentée. Tout changement doit être mené de façon interprofessionnelle et concertée. Bien sûr, cela n'empêche pas les

différents acteurs de prendre des initiatives individuelles, mais tous les problèmes liés à la circulation des livres, par exemple, ne peuvent être réfléchis qu'à plusieurs.

Un des aspects les plus préoccupants de notre métier reste ce que l'on appelle communément « la surproduction ». En fait, quand on réfléchit à la question, on se rend vite compte qu'il s'agit bien plus d'un problème de « reproduction » : le système est engorgé par des livres qui ont tendance à tous se ressembler. Il nous faut donc refuser, nous éditeurs indépendants, de faire les mêmes livres que les autres ; nous devons privilégier toujours le livre de création au livre « de reproduction ». En tant qu'éditeurs responsables, nous ne pouvons pas être dans une logique de duplication. Il faut que nos livres portent une singularité – et nous devons toujours nous demander si le livre que l'on publie apporte quelque chose d'original. Nous sommes indépendants, car nous faisons des choix qui ne relèvent pas des leviers habituels des grands groupes. Pour avoir travaillé plusieurs années chez Hachette, je sais que le contrôle de gestion y a un poids autrement plus considérable que n'importe quelle direction éditoriale.

Par ailleurs, le livre n'est pas écologique et solidaire uniquement parce qu'il est fabriqué, matériellement, de façon responsable. Il l'est aussi s'il remplit, au-delà de son souci de ne pas alourdir son empreinte écologique, un rôle symbolique et social. Il doit être porteur de changement, et doit contribuer, d'une façon ou d'une autre, à l'émergence d'une société plus juste et plus durable. On pourrait dire, comme d'autres, « qu'une écologie sans lutte des classes, c'est du jardinage » !

Enfin, nous y reviendrons, il y a l'enjeu très important du pilon, de la fin de vie des livres – on estime qu'au moins 15 % des livres

Rue de l'échiquier

Logo © Rue de l'échiquier

qui sont imprimés chaque année finissent détruits. C'est un enjeu fondamental pour nos professions.

Des convictions et des actes

Sur les aspects matériels du livre, nous respectons le plus scrupuleusement possible les critères définis par le Collectif des éditeurs écolo-compatibles. Ce collectif est né en 2010 lors du Salon du livre de Paris, à l'initiative de 7 éditeurs (La Plage, Plume de carotte, Yves Michel/Souffle d'or, Pourpenser, Éditions Terran, La Salamandre et nous), pour proposer des pistes de réflexion et d'action visant à réduire l'empreinte environnementale de l'édition papier.

Nous avons, ensemble, défini plusieurs principes, que nous nous sommes engagés à respecter : **1.** imprimer au moins 80 % de notre production éditoriale sur des papiers recyclés ou labellisés ; **2.** imprimer au moins 80 % de notre production éditoriale à moins de 600 km de nos lieux de stockage ; **3.** donner les livres défraichis à des associations ou à des actions d'accès à la culture plutôt que de les pilonner, en fin de vie ; **4.** contribuer à des actions associatives en lien avec notre ligne éditoriale.

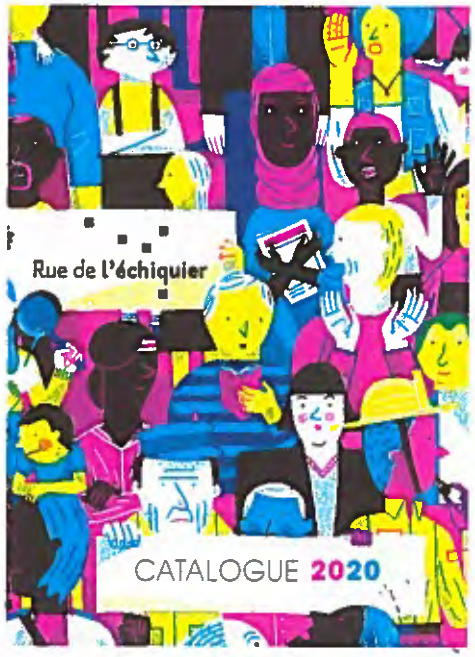
Bien sûr, ces engagements restent perfectibles. On constate par exemple que tous les labels ne se valent pas et que toutes les forêts ne sont pas exploitées de façon aussi vertueuse qu'on le voudrait… Il existe des marges de progression un peu partout. Mais ce qui importe, c'est de se poser les bonnes questions, de réfléchir à ces problématiques, d'améliorer nos pratiques continuellement. Avec Harmonia Mundi, notre diffuseur-distributeur, nous réfléchissons par exemple à la mise en place d'un contrat de partenariat avec les libraires volontaires pour réduire les retours sur réassorts en échange de remises supplémentaires. Le livre bénéficierait ainsi d'une plus grande longévité en librairie et aurait une chance d'échapper au pilon.

Si le Collectif des éditeurs écolo-compatibles n'est plus vraiment actif aujourd'hui, nous sommes en revanche investis dans l'Association pour l'écologie du livre (APEL), qui essaye de regrouper différents acteurs du livre autour des préoccupations écologiques. Si chaque métier du livre est représenté, les grands groupes ne font pas encore partie de l'association ! Quoi qu'il en soit, nous réfléchissons ensemble aux actions que nous pouvons mener – par exemple, il nous semble aberrant que les éditeurs ne soient pas soumis à la Responsabilité élargie du producteur (REP)[1] !

Du côté de l'impression et de la fabrication

Nous travaillons avec un imprimeur français, la SEPEC à Boug-Péronnas. C'est une maison qui est historiquement très impliquée dans l'impression de livres et qui essaye de résister à la concurrence étrangère (asiatique, des pays de l'Est…) en misant sur le qualitatif.

nous réfléchissons par exemple à la mise en place d'un contrat de partenariat avec les libraires volontaires pour réduire les retours sur réassorts



Catalogue 2020 © Rue de l'échiquier, 2020.

[1] La notion de « responsabilité élargie du producteur » (REP) désigne des démarches et dispositifs qui restaurent la responsabilité du producteur de produits manufacturés pour ce qui concerne la gestion des déchets finaux ou intermédiaires générés par les produits qu'il a fabriqués ou mis sur le marché. La notion de « *producteur* », recouvre toutes les entités assumant la plus grande part de responsabilité, dont le propriétaire de la marque, le fabricant, le franchisé, l'assembleur, le conditionneur, le distributeur, le détaillant ou le premier importateur du produit qui vend, met en vente ou distribue le produit (https://fr.wikipedia.org/wiki/Responsabilit%C3%A9_%C3%A9largie_du_producteur#Qui_est_concern%C3%A9_?) – consulté le 16/11/2020.

C'est un imprimeur avec qui nous avons de nombreux contacts, que l'on a pris le temps de connaître. Pour nous, cela fait aussi partie d'une démarche responsable, de prendre le temps de bien connaître les personnes avec qui on travaille. On sait que cette entreprise respecte ses engagements environnementaux, parce qu'on a pris le temps de la connaître.

Depuis toujours, nous n'utilisons que des papiers labellisés, sans être dupes des limites de ces labels. Comme souvent dans notre métier, nous faisons là le choix de la « moins pire des solutions », tout en ayant conscience de participer d'une production qui, par essence, a un impact sur l'environnement. Quant au papier recyclé, il a, à ma connaissance, un intérêt moindre que les papiers labellisés sur le plan environnemental, puisqu'il nécessite un traitement chimique pour regagner en blancheur et implique des opérations industrielles lourdes, ainsi que du transport.

Circuit court en édition

Le circuit court n'est pas uniquement un concept spatial – c'est important, bien sûr, de travailler avec des entreprises françaises, mais c'est aussi important de travailler avec des gens que l'on connaît bien, comme je le précisais concernant notre imprimeur. Le circuit court peut être entendu au sens de « proche » – la proximité que l'on cherche à avoir avec les différents intervenants de la chaîne du livre (auteurs, imprimeurs, diffuseurs, représentants, libraires, etc.). Le circuit court n'est pas uniquement une question de distance, c'est une notion plus riche que cela.

Le pilon

Le pilon est sans doute le symptôme le plus préoccupant du dysfonctionnement de la chaîne du livre telle qu'elle est structurée actuellement. Pour répondre au défi de ne pas envoyer nos livres au pilon, nous avons mis en place un évènement, organisé tous les ans depuis 2015. Cela s'appelle la « Grande braderie Rue de l'échiquier – Livres sauvés du pilon ». En effet – et c'est souvent une réalité méconnue du public –, les livres qui ont passé quelques mois en librairie sans trouver preneur peuvent être renvoyés au diffuseur-distributeur. Beaucoup d'éditeurs choisissent d'envoyer directement au pilon ce qui est ainsi retourné. Certains demandent à ce que le distributeur effectue un tri de ces retours, tout au moins pour des ouvrages qui ont une certaine valeur en fabrication. Ce tri est souvent fait un peu vite car ce n'est pas une opération rentable pour le distributeur. On se retrouve ainsi avec des conteneurs de livres dits « défraichis » dans lesquels nous estimons que 40 à 50 % sont encore en parfait état et pourraient être remis dans le circuit normal de commercialisation. Nous faisons donc revenir ces livres dits « défraichis » à nos frais dans nos locaux, où nous effectuons un nouveau tri ; ceux qui sont encore tout à fait commercialisables sont restockés (et parfois renvoyés chez notre distributeur !) et les autres sont proposés à des associations ou des étudiants, durant une journée dans nos locaux, début février.

Quand nous étions encore « petits », il y avait du sens à faire cette opération nous-mêmes. Maintenant que nous avons grandi, il faut que l'on réfléchisse à une solution d'une autre dimension… C'est quand même un énorme boulot pour toute l'équipe. Avec l'Association pour l'écologie du livre, on a lancé un chantier de réflexion sur ce sujet. On pense s'appuyer sur l'expertise d'une structure d'insertion, qui opère habituellement dans le domaine du vêtement d'occasion, mais qui pourrait utiliser son

Affiche de la « Grande braderie 2019 » © Rue de l'échiquier, 2019.

savoir-faire pour mettre en place une activité de tri et de commercialisation d'ouvrages… Actuellement, l'opération braderie est, au mieux, à l'équilibre. On ne cherche pas, de toutes façons, à dégager des bénéfices. C'est simplement une journée particulière, une journée où l'on est en contact avec certains de nos lecteurs. D'ailleurs, on a pu se rendre compte à cette occasion, à de nombreuses reprises, que le public est très sensible à la question du pilon. Tous les libraires à qui on parle de l'opération braderie l'applaudissent. Même si c'est une opération orientée « grand public », il y a une compréhension des libraires et un rejet du pilon bien supérieur à ce que je pouvais imaginer.

Sensibiliser le public

En plus de la « Grande braderie », nous essayons de sensibiliser le public aux problématiques environnementales liées à la production de livres. L'information et la maturité du public est, dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres, essentielle.

On fait par exemple figurer un petit pictogramme « Imprimé en France avec amour et passion » sur nos livres. Et malgré la concur-

le public est très sensible à la question du pilon

rence rude qui vient d'Asie ou de l'Est, on continue de produire en France, de manière qualitative – comme on l'a vu.

Une réflexion et une action nécessairement collective

Une partie encore importante de la production de livres se fait en Chine… Le WWF a bien montré, dans ses études, les dangers environnementaux liés aux impressions faites dans les pays asiatiques (transports, encres, origine des fibres pour les papiers…). Il est important que les grands groupes éditoriaux réfléchissent à leurs pratiques en profondeur, en toute sincérité.

Je siège à la « Commission Environnement » du Syndicat national de l'édition – c'est en effet très intéressant de voir de l'intérieur comment fonctionne ce type d'instances et aussi pour avoir un maximum d'informations. Les principaux membres de la Commission estiment, pour aller vite, qu'il faut que les éditeurs réfléchissent à comment communiquer mieux sur ces questions… Quant à réfléchir sincèrement à leur responsabilité environnementale et sociale et à changer leurs pratiques… Je crois que certains acteurs de la profession sont dans un déni assez préoccupant – car il n'est pas contestable que l'édition produit beaucoup de déchets.

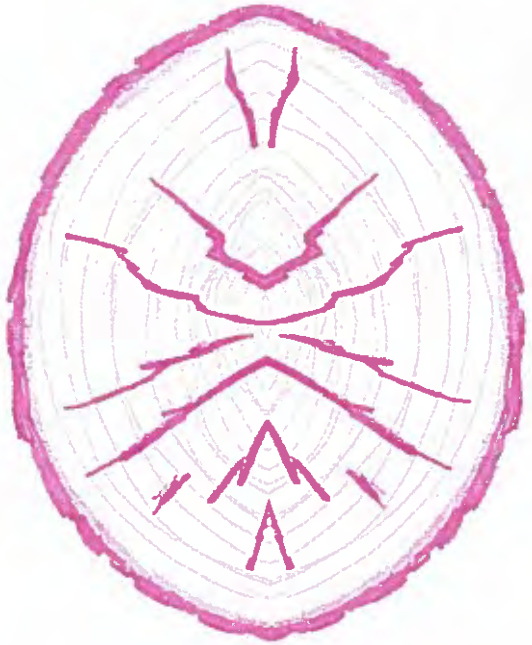
Par contre, à notre niveau ou collectivement avec des collègues convaincus, nous pouvons faire évoluer les choses. Nous sommes par exemple en discussion avec notre diffuseur pour imaginer un système vertueux que l'on puisse proposer aux bases de données professionnelles. Elles servent de base de commande pour les libraires ; elles pourraient par exemple indiquer sur les fiches de présentation des ouvrages les conditions dans lesquelles ils

Recyclage – Le grand enfumage – Comment l'économie circulaire est devenue l'alibi du jetable par Flore Berlingen © Rue de l'échiquier, 2020.

ont été produits. Ainsi, les libraires pourraient commander en connaissance de cause.

La crise sanitaire et économique

Comme tout le monde, on a réduit la voilure. Cette crise sanitaire est avant tout une crise écologique. Par effet miroir, elle nous permet – hélas dans des circonstances dramatiques – de prendre conscience des problèmes graves que pose notre système de production et de consommation. Même pour nous, qui sommes particulièrement sensibles à ces questions, ça a été une leçon. En tant qu'être humain, en tant qu'entreprise, on a envie de croitre, d'en faire plus, de se développer. Alors que pour la planète, il est plutôt nécessaire au contraire de ne pas trop produire, de ne pas trop accumuler, de ne pas s'agrandir sans cesse… À mon niveau, la réflexion née de la crise a été très féconde ; on était peut-être en train de s'égarer, en voulant trop en faire•



PAR CECILE CHARONNAT

EXTENSION DU DOMAINE DE L'ÉCOLOGIE

Galvanisés par la crise sanitaire et les confinements, qui ont renforcé le besoin de connexion des hommes avec la nature et le jardin, les éditeurs cherchent à retenir ce nouveau public en lui proposant des livres plus incarnés et toujours plus transversaux.

Bouquet de fleurs de pavots.

PHOTOS OLIVIER DION

Brigitte Michaud, éditrice chez Terre Vivante : « *Les ventes de fin d'année promettent d'être exceptionnelles.* »

Suyapa Hammje, éditrice chez Solar : « *Ce besoin absolu de reconnexion à la nature particulièrement vrai pour les citadins.* »

Thomas Bout, directeur des éditions Rue de l'échiquier : « *Cette crise qui, pour moi, est avant tout écologique met un nouveau coup de projecteur, certes dramatique, sur nos productions.* »

Élisabeth Darets, directrice des éditions Marabout : « *Le jardin est un secteur potentiellement en explosion.* »

Rarement les chiffres ont aussi peu reflété l'état d'esprit de l'ensemble des acteurs du marché des livres de nature et de jardinage. Alors qu'à fin novembre, les ventes de 2020 affichaient un recul de 15 % en valeur et 17 % en volume selon l'estimation de l'institut GFK, la plupart des éditeurs manifestent une étonnante sérénité. « *C'est moins catastrophique que ce que nous redoutions à la fin du premier confinement qui est intervenu en plein dans nos opérations de printemps* », se réjouit Élisabeth Pegeon. Comme certains de ses confrères, la directrice éditoriale de Rustica prévoit même de terminer l'année avec une baisse de chiffre d'affaires de moins de 10 %, les ventes estivales ayant été ultra-dynamiques et celles de fin d'année promettant d'être « *exceptionnelles* », confirme Brigitte Michaud chez Terre vivante.

COUP DE PROJECTEUR

Même si quelques sources d'inquiétudes persistent, elles n'altèrent en rien la confiance des éditeurs. Certes, les retours de janvier peuvent grever le début de l'année. S'y s'ajoute l'incertitude sur les conditions sanitaires au prochain printemps, une période traditionnellement forte pour les livres de jardinage et de nature. Dans les petites maisons, l'endettement engendré par les prêts garantis par l'état constitue un autre point d'interrogation. « *Ce sont des coussins qui ont amorti le choc et nous ont permis de passer 2020 sans difficultés de trésorerie mais il faudra bien les rembourser* », alerte Thomas Bout. Malgré tout, le directeur de Rue de l'échiquier préfère considérer le verre à moitié plein. « *Cette crise qui, pour moi, est avant tout écologique met un nouveau coup de projecteur, certes dramatique, sur nos productions.* »

Sur un marché en bonne forme depuis 2017, l'épidémie a, de l'avis de tous, encore renforcé l'intérêt pour les sujets touchant à la nature, à l'écologie, à l'autosuffisance et au jardin. Avec une baisse limitée à -3,7 % en valeur, « *une véritable prouesse* » pour la directrice générale de Marabout, Élisabeth Darets-Chochod, ce dernier sort même grand gagnant de 2020 alors qu'il marquait le pas devant la nature depuis trois ans. « *2020 est une année charnière pour le jardin. Il y aura un avant et un après dans le rapport des gens avec leur environnement* », veut croire Brigitte Michaud.

VIVACITÉ DU SECTEUR

Autre bonne nouvelle, le fonds retrouve de l'allant. Déjà observée l'année dernière, la tendance s'est amplifiée en 2020. Ulmer, qui a réalisé une année exceptionnelle, annonce une hausse de 15 % en moyenne des ventes d'ouvrages de fonds avec, sur certains titres, une progression de 40 à 50 % selon Emmanuelle Christophe, éditrice de la maison. Même son de cloche chez Plume de carotte, Rue de l'échiquier ou Delachaux & Niestlé qui estime la progression à 5 % en moyenne. Michel Larrieu, nouveau patron de la filiale du groupe La Martinière, observe également une baisse notable des retours.

Reconquis par la vivacité du secteur, certains acteurs y opèrent un retour en force. Sous la houlette de Suyapa Hammje, qui en a pris la direction en 2019, Tana se positionne désormais comme un « *éditeur*

Ulmer fait une large place à Brian Ejarque, un Youtubeur qui raconte sa transition de citadin à néoautonomiste (*Oser quitter la ville !*). Un sujet qu'explore également Jouvence avec *Tu veux vraiment t'installer à la campagne* ? (mars), à mi-chemin entre le récit et le guide pratique. Chez Larousse, Nathalie Viard, nouvelle responsable éditoriale pour le jardin et la nature, mise sur *Des pots, des plantes et un beau jardin ! par Corentin* et *Les leçons de permaculture de Zeprofdortie*. Elle convertit également ses auteurs traditionnels comme Serge Schall qui, avec *50 plantes effet waouh*, conjugue tendance à la mode (plantes d'intérieur) et « *envie d'instagrammer ce que l'on a chez soi* ».

VISION TRANSVERSALE

Outre leur audience et leur notoriété, ces nouveaux auteurs ont aussi l'avantage de produire des livres incarnés qui exposent une expérience. « *Ils agissent comme les chefs en cuisine il y a vingt ans*, observe Nathalie Viard. *Ils se mettent en scène et se racontent* », un mode de narration très accessible qui séduit particulièrement les jeunes et les débutants au jardin. Poussant cette logique jusqu'au bout, Terre vivante sollicite en mars la cuisinière Marie Chiocca qui présente *Mon fabuleux jardin en permaculture*.

Cette politique complète le mouvement observé depuis deux à trois ans dans les livres de nature et de jardinage où croisement des thématiques et vision transversale des sujets sont devenus la norme. « *Les frontières sont plus poreuses que jamais entre nature, jardins, environnement et problématiques sociales et de bien-être* », confirme Brigitte Michaud qui mixe bonheur, éléments naturels et potager nourricier dans *Le bonheur est au jardin*, envoyé aux libraires le jour de la journée internationale du bonheur (21 mars).

Chez Rustica, la diététique entre au potager (*Un potager pour manger sain toute l'année*, mars) et l'ésotérisme, autre secteur en vogue, investit jardins et nature (*Mon jardin de sorcière : carrés magiques, plantes et runes*, février). « *Il s'agit désormais de mettre en perspective un mode de vie global, un art de vivre qui va de l'inscription de chacun dans son environnement – de ce que l'on fait entrer chez soi et dans son jardin, comment on s'en occupe, ce que cela nous procure et ce que l'on fait de la production récoltée et du traitement des déchets – à son positionnement dans la société* », analyse Élisabeth Pegeon. Mais aussi de prévoir le coup d'après, de renouveler les ouvrages et d'anticiper ce qui permettra à chacun de tirer son épingle du jeu dans un marché qui se dirige tout droit vers la surproduction et la saturation.

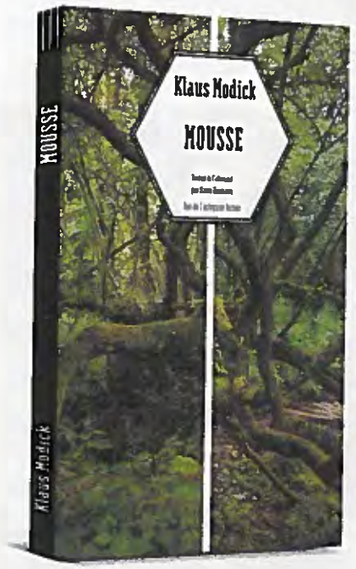
Élisabeth Pegeon, directrice éditoriale de Rustica, prévoit de terminer l'année avec une baisse de chiffre d'affaires de moins de 10 %

OLIVIER DION

Delachaux & Niestlé prend une nouvelle direction

Après avoir présidé pendant 17 ans à la destinée de la plus ancienne des maisons spécialisées dans les livres de nature, Philippe J. Dubois s'éloigne du devant de la scène. « *Je mets fin à mes activités salariées à la direction de Delachaux & Niestlé mais je ne quitte pas totalement la maison. Je vais y assurer des missions de conseil et, pourquoi pas, y diriger une collection* », précise l'ornithologue de 65 ans. Pour Michel Larrieu, qui a officiellement succédé à Philippe J. Dubois le 1er janvier, « *son concours scientifique reste en effet indispensable.* » Grand connaisseur de la maison puisqu'il y est éditeur depuis 22 ans, Michel Larrieu ne compte pas révolutionner Delachaux & Niestlé mais poursuivre la politique menée par son prédécesseur. Il s'appuiera notamment sur un fonds très riche, en particulier la célèbre collection des « Guide du naturaliste » qui comporte plus de 100 titres et devrait s'enrichir cette année d'un nouveau volume sur les tomates. Il entend également accentuer le développement de la jeunesse, amorcée l'année dernière. Trois axes seront explorés en 2021 : l'aspect purement naturaliste avec la collection « Doc histoire » ; l'aspect environnemental et les beaux albums. « *Nous avons cherché ce qui peut être différenciant, une nécessité dans un domaine comme la jeunesse qui fonctionne bien mais qui est aussi déjà très travaillé* », détaille Michel Larrieu. Le nouveau directeur mettra également l'accent sur les essais et les documentaires et annonce en septembre un texte de l'ingénieur et conférencier Arthur Keller, *Face au chaos*, « *qui se concentre sur les manières de s'en sortir* ».

Quand la littérature nous relie au vivant



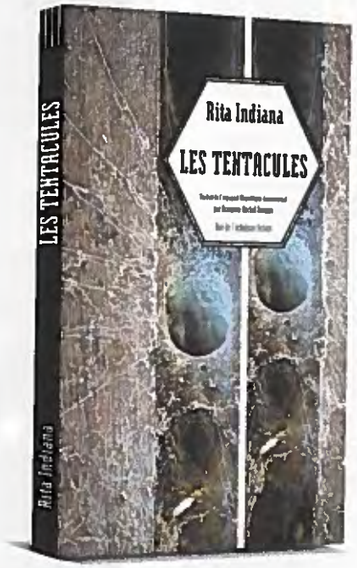
« Un éloge du simple, du beau et du vivant. »
Fabien, Librairie Decitre (Grenoble)

RENTRÉE LITTÉRAIRE 2021

9 782374 252551

Traduit de l'allemand par Marie Hermann

144 p. – 16 €



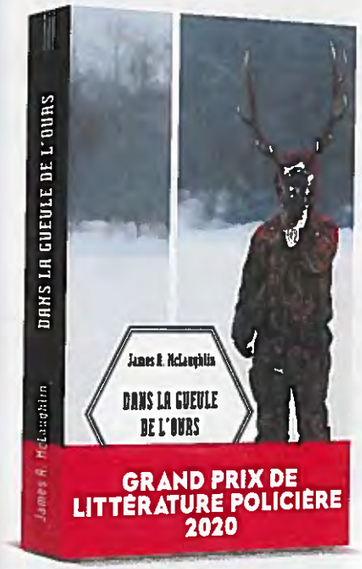
« Le roman le plus original de la rentrée. »
Manon, Librairie Lilosimages (Angoulême)

RENTRÉE LITTÉRAIRE 2020

9 782374 252414

Traduit de l'espagnol (République dominicaine) par François-Michel Durazzo

176 p. – 17 €



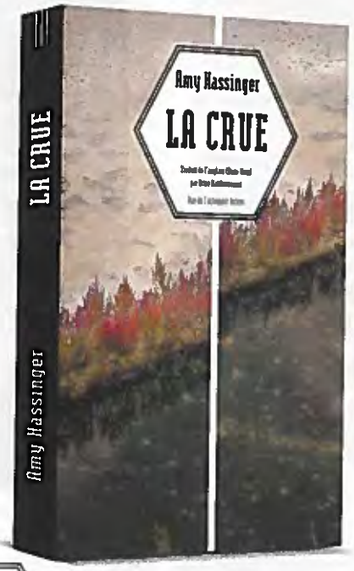
« Un premier roman d'une époustouflante maîtrise dramatique. »
Michel Abescat, France Inter

GRAND PRIX DE LITTÉRATURE POLICIÈRE 2020

9 782374 251981

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Brice Matthieussent

448 p. – 23 €



« Un texte grandiose, campé dans une terre magnifique qui absorbe le temps. »
Linda, Librairie Doucet (Le Mans)

PRIX ROMAN DES PETITS MOTS DES LIBRAIRES 2020

9 782374 251301

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Brice Matthieussent

480 p. – 24 €

Rue de l'échiquier fiction

Dossier nature et jardinage : au-delà du pratique | Livres Hebdo

Par Cécile Charonnat, le 01.03.2019 (mis à jour le 01.03.2019 à 15h28)

DOSSIER

Dossier nature et jardinage : au-delà du pratique

PHOTO OLIVIER DION

Au cœur de la réflexion sur l'environnement, les éditeurs de nature et jardinage ne cantonnent plus leur production dans le pratique pur et affichent leur engagement porté par la préoccupation du réchauffement climatique. _ par Cécile Charonnat

sommaire

- • Dossier nature et jardinage : au-delà du pratique
- "La bataille écologique est avant tout une bataille culturelle"
- Pour Delachaux et Niestlé, il est temps
- La jeunesse en pointe
- Les Petits Génies migrent en Bretagne

- La production
- Les principaux éditeurs
- Les 50 meilleures ventes Nature et jardinage

A regarder les chiffres, le secteur des livres de jardin et de nature a accusé en 2018 une chute impressionnante. Selon l'institut GFK, le marché a perdu 15,5 % en valeur et 12,4 % en volume. Intervenant après deux années de croissance, cette contre-performance n'alarme toutefois pas les éditeurs. La -majorité annonce des résultats relativement stables, comme Larousse ou Delachaux & Niestlé qui affiche une progression de 3 %, Rustica qualifie même 2018 d'« excellente année » et s'enorgueillit d'un bond de 13 % de son chiffre d'affaires.

Cette dissonance est liée au phénomène initié par Peter Wohlleben et sa *Vie secrète des arbres*. Publié en mars 2017 aux Arènes, il domine encore largement les meilleures ventes de 2018 (voir page 91), suivi par sa version illustrée, mais il a vu logiquement ses ventes se tasser. Autre explication, l'absence, dans le panel GFK, de certains réseaux de diffusion propres au livre de jardin et de nature, comme les magasins bio ou les jardineries, qui pèsent parfois lourd dans le chiffre d'affaires de certaines maisons.

Une dose de confiance

Les éditeurs démarrent donc 2019 avec une certaine dose de confiance. Portés par la vague écologique et l'intérêt grandissant pour le végétal qui traverse la société, les livres de nature et de jardin, traditionnellement pionniers sur ces sujets, attirent lecteurs et libraires. Pour appuyer le lancement du label Humensciences, Cultura a organisé en janvier une grosse opération commerciale autour du livre de Francis Martin, *Sous la forêt*,sorte de balade scientifique qui explore l'aspect souterrain des forêts. *« Cette mise en lumière dans une chaîne grand public est significative*, observe Olivia Recasens, conseillère éditoriale pour les sciences chez Humensis. *Elle démontre que l'écologie et les relations que l'homme entretient avec la nature et son environnement sont dans l'air du temps. »*

Thomas Bout, cofondateur des éditions Rue de l'échiquier, partage cette analyse. *« La température psychique en matière de prise de conscience écologique a encore grimpé d'un cran l'année dernière, sous l'effet conjugué de la démission de Nicolas Hulot, du rapport du Giec ou de l'enchaînement de catastrophes naturelles. L'oreille du public est donc beaucoup plus attentive à ces sujets. »* Attentive et en demande *« avide »* d'informations et de solutions pour faire bouger les choses, complète Anne-Sylvie Bameule, directrice du département arts et nature chez Actes Sud : *« Les gens sont dans un tel état de questionnement qu'ils sont à l'affût de ce qui sort. A nous de trouver les formats et les récits pour les intéresser. »*

Sous-jacente mais plutôt discrète jusqu'à présent, cette responsabilité des éditeurs s'exprime nettement cette année. Conscients qu'ils ont un rôle à jouer dans la transmission des connaissances et des informations liées au réchauffement climatique, ils n'hésitent plus à afficher clairement leur engagement en faveur de la lutte contre le dérèglement climatique, et leur volonté d'y *« prendre leur part »*. Le directeur de Delachaux et Niestlé, Philippe Jacques Dubois, a choisi d'exposer clairement cette démarche. Accompagné de son équipe, il a pris la plume pour rédiger un manifeste, *Il est temps !*, qui explique et défend le rôle des livres de nature dans le combat en faveur de la protection de la planète, de sa biodiversité et de ses milieux naturels (voir page 88).

Engagement

Tout aussi militante, Anne-Sylvie Bameule souhaite donner, à travers les ouvrages qu'elle fabrique, *« des outils aux lecteurs pour qu'ils se forgent leur propre réflexion, pour que la pensée se libère, pour impulser un mouvement et créer un élan »*. Les deux collections phares de la maison arlésienne, « Domaine du possible » et « Je passe à l'acte », répondent à ces objectifs. Au-delà, l'éditrice pense que le livre doit inventer les nouveaux récits qui permettront de penser et de dessiner le monde de demain. Une mission qui devrait rendre le livre *« hype »,* s'enthousiasme Anne-Sylvie Bameule.

« Notre responsabilité, c'est aussi de montrer, grâce à nos ouvrages, qu'une initiative simple peut enclencher un processus plus vaste et vertueux et qu'il faut commencer quelque part, renchérit Elisabeth Pegeon, directrice éditoriale de Rustica. *En fédérant ces initiatives, on arrivera à un effet de masse critique qui permettra d'avoir une influence sur le politique et le monde industriel. »*

Cette stratégie irrigue désormais l'ensemble de la production de Rustica, des essais aux livres pratiques, et s'étend jusqu'au livre jeunesse (voir page 90). En janvier, la maison du groupe Média-Participations a publié deux témoignages, *Néo-paysannes* et *La famille sans supermarché*, qui exposent des démarches engagées par des particuliers et donne des pistes pour les reproduire. Au rayon des essais, elle commercialise le 15 mars *Osez l'autonomie !* de Jean-Louis Etienne, rencontré à l'occasion d'un article publié dans le mook de Rustica *Gaïa* et qui livre ici un texte court invitant le lecteur à développer ses capacités à se débrouiller seul.

Mais pour certains, l'engagement se doit d'être plus radical. Effaré par l'urgence de la situation et l'absence de réaction, notamment de la part des responsables politiques, Thomas Bout lance en mars une collection de pamphlets offensifs, « Les incisives ». Inaugurée par deux titres, *L'égalité sans condition* de Réjane Sénac et *Ne plus se mentir* de Jean-Marc Gancille, la série est née de la rencontre avec le journaliste Vincent Edin, *« qui remet régulièrement en question la pensée dominante,* souligne Thomas Bout. *Moins pédagogiques ou pratiques que ce que nous faisions jusque-là, ces textes courts veulent apporter une pierre supplémentaire, et radicale, dans le débat public. Aujourd'hui, l'époque est mûre pour affronter ces questions de manière frontale »,* estime l'éditeur, qui souhaite *« forcer la main du lecteur »* et fêter le cap symbolique des 10 ans de la maison.

Hybridation

Plus généralement, cette mission dont se sentent investis les éditeurs se traduit par l'accélération de l'hybridation des genres, des formats et surtout des sujets, amorcée l'année dernière. Si, au jardin, les thèmes forts restent immuables, tels le potager, jardiner avec la lune, la permaculture, désormais bien couverte éditorialement, ou le jardin d'agrément, qui fait son retour dans les publications, ils sont désormais traités sous l'angle de la nature et de l'écologie.

« Nous avons élargi notre catalogue en ce sens, témoigne Brigitte Michaud, responsable éditoriale de Terre vivante. *Nos livres se détachent de la technique potagère pure pour intégrer les notions de sensibilisation et de pédagogie de l'environnement, voire de santé. »* En février, l'éditrice a édité *L'oignon fait la force*, un manuel pour cultiver en priorité les fruits et légumes bénéfiques à la santé. Elle mise beaucoup sur *La vie érotique de mon potager* de Xavier Mathias, qui arrive en librairie début mars. Préfacé par Anna Gavalda, l'ouvrage, ludique et érudit, aborde le potager par le biais de la sexualité des plantes mais invite aussi à en connaître l'histoire. Le même mois, son auteur signe chez Actes Sud *Faire connaissance avec les légumes*, qui obéit à la même philosophie.

Même si les éditeurs font toujours en sorte de rattacher les ouvrages au quotidien et au concret, ils leur donnent une dimension supplémentaire plus vaste et une vision plus globale que le pratique pur. *« Ce n'est plus que du jardinage, c'est de la nature et de l'environnement, voire de l'économique et du sociétal »*, confirme Elisabeth Darets, directrice de Marabout. A côté de l'aspect pratique figurent désormais les valeurs qui sous-tendent les gestes techniques, à l'image du *Petit manuel d'apiculture douce en ruche Warré*, publié en février chez Terre vivante et dont, finalement, *« le véritable objet réside dans la protection des abeilles »*, indique Brigitte Michaud.

Cette stratégie passe aussi par un travail différent avec les auteurs. Pour donner envie aux lecteurs d'agir et d'inventer leurs propres initiatives, les éditeurs sont en quête de personnes qui cassent les codes, sont à l'origine de mouvements qui fédèrent les gens, voire de microsociétés. Rustica divulgue au printemps l'expérience de Nicolas Lemonnier, créateur du « plogging », cette activité qui consiste à ramasser des déchets tout en pratiquant la course à pied et repérée par le fondateur de Facebook, Mark Zuckerberg. Chez Marabout, le collectif Merci Raymond, qui œuvre pour la revégétalisation des villes, est mis à l'honneur, tandis qu'Ulmer braque les projecteurs sur Justine Jeannin, créatrice du concept store What the flower ? et qui expose sa vision dans Green addiction, à paraître en mars.

De nouveaux acteurs

De plus en plus présents dans les programmes éditoriaux, ces ouvrages sont en passe de remplacer une gamme intermédiaire qui a longtemps fait les beaux jours du marché, les catalogues de plantes et ceux de gestes purement techniques, aujourd'hui fortement concurrencés par Internet. Ils s'intercalent entre les livres pour débutants, désormais orientés autour de la simplicité et qui continuent à recevoir les faveurs du public, et les ouvrages de référence qui, malgré un écoulement moindre, restent générateurs de ventes. Les deux bibles concoctées par Belin fin 2018, *L'encyclopédie des plantes alimentaires* et *L'aventure de la biodiversité*, ont enregistré des résultats corrects. Une performance qu'une autre somme espère bien atteindre. Véritable socle des connaissances acquises par ses auteurs, Perrine et Charles Hervé-Gruyer, dans leur ferme du Bec Hellouin, *Vivre avec la terre*, publié en mai chez Actes Sud, pose les fondements de la permaculture, de l'écoculture et des microfermes. *« C'est le manuel idéal pour tout jardinier et maraîcher qui veut se tourner vers ces techniques, l'outil que les Gruyer auraient aimé avoir lorsqu'ils se sont installés, et l'un des projets éditoriaux les plus ambitieux que la maison ait portés. C'est un événement et un avènement »*, insiste Jean-Paul Capitani, président d'Actes Sud.

Propice à des expérimentations et des innovations, le marché attire d'ailleurs de nouveaux acteurs. Spécialiste du bien-être et de la santé, Jouvence s'est élancé en février avec la collection « Jouvence nature ». Avec la volonté de faire des livres*« opportuns et non opportunistes »*, Jacques Maire, fondateur de la maison suisse, souhaite à la fois enclencher une nouvelle dynamique, renforcer la cohérence globale de Jouvence et transmettre un intérêt de longue date pour le jardin et la nature. La collection devrait compter une douzaine de titres en 2019 avec pour objectif de dénicher des sujets et des approches nouvelles, traités par des auteurs experts. Les haies sauvages, la biodiversité au jardin, les balcons et les micro-organismes sont au programme des quatre premières parutions dont le format reste, pour le moment, proche du poche. A terme, des livres plus ambitieux devraient faire leur apparition.

sommaire

- • Dossier nature et jardinage : au-delà du pratique
- "La bataille écologique est avant tout une bataille culturelle"
- Pour Delachaux et Niestlé, il est temps
- La jeunesse en pointe
- Les Petits Génies migrent en Bretagne
- La production
- Les principaux éditeurs
- Les 50 meilleures ventes Nature et jardinage

Édition durable : le livre au vert | Livres Hebdo

Par Hervé Hugueny, Clarisse Normand, le 01.03.2019 (mis à jour le 01.03.2019 à 15h25)

ÉCOLOGIE

Édition durable : le livre au vert

PHOTO CCo LICENSE

L'édition, qui publie beaucoup sur l'écologie, devrait être exemplaire dans la gestion de l'écosystème de son activité. L'essentiel de son pouvoir se trouve dans le choix des fournisseurs, et le nerf de la guerre reste le papier, dont le système de certification fait aujourd'hui débat._ par Hervé Hugueny et Clarisse Normand

sommaire

- Édition durable : le livre au vert
- "Accroître les zones sauvages"
- Terre vivante : en quête de papier recyclé
- L'ebook, illusion écologique ?
- Des libraires champions du non-retour
- • Pas de pilon à l'Échiquier
- Que deviennent les invendus ?
- "Réunir l'ensemble de la chaîne"

Alors que son poids économique est faible par rapport à d'autres secteurs autrement plus importants comme les transports, l'agriculture ou l'énergie, l'édition subit des reproches récurrents d'atteinte à l'environnement, qui pointent surtout les deux extrémités du cycle de vie d'un livre : l'origine de la matière première utilisée pour fabriquer le papier dont il est constitué (la forêt) et la destruction d'ouvrages neufs retirés du commerce (le pilon).

Pourtant, les volumes en jeu ne sont pas considérables : selon le bilan 2017 de l'Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie (Ademe), la consommation de papier pour le livre en France se limite à 2,5 % des 8,9 millions de tonnes de papiers et cartons utilisés dans le pays, soit 218 500 tonnes, une proportion à peu près constante. Quant au pilon, à 30 944 tonnes en 2017, selon la dernière enquête du

Syndicat national de l'édition (SNE), il représente 14,1 % du papier imprimé pour le livre. Les mailings postaux et les prospectus publicitaires consomment 1,1 million de tonnes de papier.

« *On devrait nous féliciter et nous encourager pour ce que nous réalisons au nom du développement durable, au lieu de nous mettre en accusation dans des rapports pour lesquels nous n'avons pas été consultés, et auxquels on nous somme de répondre dans les 24 heures* », s'agace Pascal Lenoir. Près d'un an après la sortie de l'étude de WWF France sur l'édition jeunesse, le président de la commission environnement du SNE, et directeur de la fabrication de Gallimard, s'indigne toujours de la méthode, volontairement alarmiste pour aimanter les médias. Titré « Les livres de la jungle : l'édition jeunesse abîme-t-elle les forêts ? », ce rapport de 126 pages était paru en mars 2018, à la veille de Livre Paris, au moment du pic d'attention dont bénéficient le livre et l'édition pendant ces quelques jours.

Dans la forêt

Pour preuve de cette gestion responsable et soucieuse de l'environnement, Pascal Lenoir rappelle les résultats de l'étude du SNE sur la consommation de papier par les éditeurs, publiée quelques mois avant le rapport du WWF : « *En 2016, 93 % des papiers utilisés étaient certifiés FSC ou PEFC, ou recyclés, contre 73 % cinq ans auparavant. D'autre part, le papier est réalisé à partir d'une matière renouvelable, et il est recyclable. On ne peut pas accuser le livre d'être nuisible à l'environnement. Il n'y a pas eu dans notre secteur de scandale de trucage de normes techniques* », rappelle-t-il, faisant allusion au « dieselgate » de l'industrie automobile.

Le travail éditorial en lui-même relève d'une activité tertiaire à l'impact limité sur l'environnement. En revanche, il mobilise des fournisseurs industriels en amont, dans la production de papier et l'impression des livres, et utilise du transport en aval, jusqu'aux points de vente, également de faible impact sur l'environnement. En matière de gestion écoresponsable, la décision majeure des éditeurs se est dans le choix de leurs prestataires, qu'ils sélectionnent en s'appuyant sur le contrôle effectué par les organismes privés de certification forestiers et papetiers, socles de toute la chaîne de confiance.

Cofondateur en 1993, avec Greenpeace, du Forest Stewardship Council (FSC), WWF n'accorde sa confiance qu'à ce label et considère que le Program for the Endorsement of Forest Certification Schemes (PEFC), créé cinq ans plus tard à l'initiative des professionnels européens de la filière bois, n'est pas fiable. Il accuse donc les éditeurs, qui le privilégient à une large majorité, de ne pas « *être à la hauteur des responsabilités qu'ils détiennent* » dans leurs choix de papier.

En pleine rentrée littéraire 2017, une autre étude intitulée « Un livre français : évolutions et impacts de l'édition en France » s'en prenait à la conception des ouvrages de littérature générale. Le Bureau d'analyse sociétale pour une information citoyenne (Basic) affirmait que la filière émettait des gaz à effet de serre à un niveau très élevé, et que ses profits se payaient de coûts sociétaux supportés par l'Amérique du Sud, d'où vient une part importante de la pâte à papier utilisée en France. Une affirmation vivement contestée par Pascal Lenoir, qui rappelle que la majorité des papiers utilisés dans le livre vient de l'est et du nord de l'Europe.

Il y a au moins une certitude : le papier constitue le poste le plus important de l'impact environnemental d'un livre. « *Il en représente 70 %* », souligne Marie Décamps, responsable de la fabrication de Terre vivante, éditeur spécialisé dans les guides pratiques d'écologie, qui avait réalisé en 2011 une analyse du cycle de vie de ses ouvrages, la seule à ce jour dans le secteur. D'où l'importance des débats sur la provenance du papier, récemment crispés sur la confiance à accorder aux labels PEFC et FSC, à la base des bonnes pratiques revendiquées par l'édition.

Des labels décriés

Deux documentaires ont durement contesté leur organisation, présentée comme laxiste. En janvier 2017, un reportage de « Cash investigation » (France 2) se moquait de la procédure de certification de PEFC, qui repose dans sa phase initiale sur une autodéclaration de bonne foi, transformée en farce. PEFC s'est indigné de la méthode, et a fait valoir que les contrôles avaient bien lieu a posteriori suivant des règles elles-mêmes vérifiées par les pouvoirs publics. Greenpeace France n'a pas manqué d'ajouter que « *le label FSC présente davantage de garanties, même s'il n'est pas exempt de reproches et pose de réels problèmes dans certains pays, notamment en Afrique* », peut-on encore lire sur son site.

Des problèmes si importants que la branche suisse de Greenpeace décidait en septembre 2017 de résilier son adhésion, en raison du déséquilibre de la gouvernance tripartite, partagée entre les entreprises, les ONG et les représentants des populations locales. En mars 2018, Greenpeace International se retirait à son tour, jugeant la mise en œuvre du label « *particulièrement faible dans certaines régions à haut risque* » en raison de la fragilité des institutions et de la corruption. Et en octobre, Arte diffusait un reportage accusateur, montrant qu'au Brésil et au Congo notamment les habitants de zones forestières certifiées n'étaient pas mieux protégés face aux appétits des exploitants. Un site baptisé FSC-watch, animé par d'anciens membres du label, publie aussi de longues critiques à l'encontre de l'ONG.

FSC conteste ces accusations, en soulignant les améliorations produites auprès des populations et au sein de la biodiversité par ses procédures très détaillées de certification de ses dix principes et 70 critères. L'ONG souligne aussi que d'autres branches de Greenpeace, au Canada et aux Etats-Unis, ont réaffirmé leur soutien. Le WWF, par la voix d'un de ses porte-parole, dénonce un documentaire à charge qui oublie les succès de l'organisation.

De fait, ce mode de protection rencontre des problèmes plutôt dans les pays où il doit quasiment remplacer des pouvoirs publics défaillants, voir s'y opposer. Or le marché de la pâte à papier est mondial, et la certification est un élément important de sa circulation, et

de sa valorisation dans l'étape suivante de la production de papier. Dans leur argumentaire, les deux organisations insistent bien sur ce point.

Dans cette économie de la réputation, le papier FSC peut se vendre ainsi un peu plus cher que le PEFC, peut-être en raison de sa moindre abondance due à un approvisionnement plus restreint : 195 millions hectares de forêts sont certifiées FSC (dont la moitié en Europe), contre 309 millions pour le label concurrent (dont le tiers en Europe). Et 71 millions d'hectares disposent du double contrôle. En France, 8,2 millions d'hectares sont PEFC, dont 2,5 millions en Guyane précise Paul-Emmanuel Huet - directeur exécutif de PEFC France -, contre 60 000 seulement pour FSC, reconnaît Aurélien Sautière, directeur exécutif de la branche française. Editis a opté pour ce label et est même certifié et adhérent de l'organisation. Hachette Livre utilise majoritairement du PEFC sur ses 98 % de papier certifié, le solde étant du recyclé. Le groupe réalise aussi un bilan carbone de son activité, le quatrième étant en cours de réalisation.

Interdiction du chlore pur

S'ils s'approvisionnent auprès d'exploitants forestiers ou de producteurs de pâte certifiés, les papetiers peuvent aussi se recommander de ces labels. Autrefois très polluante, l'industrie papetière brandit le respect des normes environnementales comme un élément de fierté industrielle, et se sait très surveillée. Le chlore pur comme procédé de blanchiment est interdit en Europe, et la plupart des papiers affichent les sigles ECF (pour Elemental Chlorine Free) ou TCF (Totally Chlorine Free). La consommation d'eau, considérable il y a quelques décennies, peut être aujourd'hui réduite à une dizaine de mètres cubes par tonne de papier avec l'installation de circuits fermés.

Le débat à propos du papier s'est déplacé autour de l'alternative entre fibre vierge et fibre recyclée, qui ne convainc pas dans l'édition. Elle ne représentait que 2 % des tonnages consommés en 2016, selon l'enquête du SNE, contre 3 % en 2012. La mise en redressement judiciaire d'Arjowiggins, seul groupe papetier en France spécialisé dans cette production (hors la qualité « journal », parfois utilisé pour du poche), risque de réduire à néant cet usage déjà limité si les trois usines n'intéressent aucun repreneur. « *Cela n'a aucun intérêt de se fournir hors de France en papier recyclé, car le transport annule le bénéfice en termes de bilan carbone* », explique-t-on chez Hachette.

Ce papier est aussi plus cher. C'est incompréhensible pour les éditeurs, qui soupçonnent un argument de marketing, et non de coût de revient. « *Nous atteignons maintenant les mêmes qualités de blancheur et de tenue qu'un papier réalisé à partir de fibres vierges* », affirme Aude Montserrat, responsable commerciale chez Arjowiggins, qui se désole de la résistance des éditeurs.

« *La fibre recyclée a été chauffée, malaxée, tordue, ses propriétés sont donc altérées par rapport à une fibre vierge, et la qualité du papier s'en ressent* », estime Jean-Marc Lebreton, conseil en industries graphiques et édition, qui propose une formation au développement durable à l'Asfored, et conduit par ailleurs un projet de relocalisation en France de façonnage et finition de livre jeunesse. « *L'avenir est au papier mixte, composé d'un mélange de fibres recyclées et vierges, celles-ci étant de toute façon indispensables car le papier ne se recycle pas à l'infini* », rappelle-t-il. Selon l'Ademe, le bilan carbone de la pâte vierge serait même meilleur, après prise en compte de la récupération d'énergie dans les usines, plus efficace que dans le recyclé.

La fabrication

Côté fabrication, les éditeurs s'en remettent au label Imprim'Vert, détenu par 1 870 imprimeurs en France qui exploitent 2 200 unités de production, ou à la norme Iso 14001, plus rare car plus coûteuse à mettre en œuvre. « *Le label coûte de 200 à 600 euros sur trois ans, alors que les frais d'une certification vont de 7 000 à 10 000 euros* », indique Matthieu Prévost, responsable environnement de l'Uniic, et référent de cette certification, qui liste l'élimination conforme des déchets dangereux, la sécurisation des stockages des déchets dangereux, la non-utilisation de produits toxiques, la sensibilisation du personnel à l'environnement et le suivi de la consommation d'énergie.

Mais l'action essentielle de l'édition à cette étape se trouve dans l'ajustement du volume de fabrication aux ventes, grâce à l'impression numérique qui autorise des courts tirages, ou même l'impression à l'unité. En 2017, ils ont fait fabriquer 522 millions de volumes, contre 627 millions en 2006, réduisant l'écart entre impressions et ventes de 41 %. Interforum, filiale diffusion-distribution d'Editis, a installé une imprimerie numérique de grande capacité intégrée à son centre de distribution dans un ensemble baptisé Copernics, qui devrait connaître une extension au Canada. Hachette et Madrigall travaillent au même objectif en partenariat avec des imprimeurs. Poussant encore plus loin le principe de fabrication à la demande, Orséry veut installer des presses numériques en librairie, mais se heurte au scepticisme des éditeurs. Conçu autour d'un robot de fabrication, le projet Gutenberg One, plus ambitieux techniquement, relève à son tour ce défi.

Le transport

Après la production, responsable de 66 % des émissions de gaz à effet de serre selon le bilan carbone d'Hachette Livre en 2015, la distribution représente 19 % de ces émissions, causées par le transport (38 % de ce poste) et les consommables (21 %, pour les cartons, palettes, etc.). Bien gérée, la logistique peut réduire à la fois la charge économique et l'impact écologique du transport, si les flux sont regroupés. C'est l'objectif de la plateforme Prisme, située à Valenton (Val-de-Marne), qui a traité 60 000 tonnes de livres en 2018 pour les librairies de province, dont 25 % liés aux retours. « *Sans Prisme, l'impact CO_2 du transport serait deux à trois fois supérieur* », estime Bouchaib Moudakir, son directeur. Les distributeurs déposent les commandes des libraires sur Prisme, qui les trie et les répartit entre les sept transporteurs agréés, lesquels les regroupent sur leurs propres plateformes avec d'autres livraisons, afin de remplir leurs camions.

A côté du transport, le conditionnement des livres consomme une grande quantité de cartons, plastiques et palettes, et entraîne des circulations aberrantes de cartons quasi vides. « *La dimension homogène des emballages amène à gérer du vide* », reconnaît Christophe Duvernois, directeur du développement durable et de la R&D du transporteur Geodis, « *mais elle facilite le chargement des camions* ». Environ un quart des emballages sont réemployés par les libraires pour leurs retours, et les cartons peuvent être recyclés, mais des bacs réutilisables pourraient devenir plus économiques, face à l'ampleur du gaspillage. Aujourd'hui, cette solution reste limitée aux circuits internes des enseignes. Chez Gibert Joseph, les bacs en plastique utilisés entre sa plateforme d'Ivry et ses magasins franciliens représentent « *près de 75 % des flux du groupe* », selon Richard Dubois, directeur commercial.

La fin de vie

Le livre sorti du circuit commercial classique peut trouver une prolongation sur le marché de l'occasion : c'est une économie de la décroissance, cette réutilisation réduisant la nécessité de produire des livres neufs, et donc l'impact sur l'environnement. RecyLivre en fait un argument écologique, cumulant depuis sa création une estimation d'économie en arbres (27 215), en eau (1 million de m^3) et en empreinte carbone (1 500 tonnes). Mais ce circuit, qui connaît une forte expansion sur Internet, surtout sur la place de marché d'Amazon, exclut les auteurs et les éditeurs de ses bénéfices, et la plupart des libraires.

Enfin, étape ultime, le pilon reboucle la chaîne, les livres sortis des entrepôts étant envoyés au recyclage. Contrairement aux espoirs du WWF, qui prépare une étude sur l'économie-circulaire dans l'édition, il n'est pas certain qu'ils servent à refaire du papier à livres. « *Comme tous les objets composites, un livre exige plus de traitement qu'un matériau homogène : il faut arracher la couverture, massicoter le dos pour-retirer la colle et récupérer le papier uniquement* », explique Jean-Marc Lebreton. En fonction des cours du papier à recycler, des livres peuvent donc être intégralement broyés pour fournir des ballots de second choix destinés au carton, qui sert parfois à emballer...des livres.

sommaire

- Édition durable : le livre au vert
- "Accroître les zones sauvages"
- Terre vivante : en quête de papier recyclé
- L'ebook, illusion écologique ?
- Des libraires champions du non-retour
- • Pas de pilon à l'Échiquier
- Que deviennent les invendus ?
- "Réunir l'ensemble de la chaîne"

Pas de pilon à l'Échiquier

« *Nous avons reçu environ 500 personnes, et vendu 1 500 livres entre 1 et 5 euros. Ce n'est pas une opération rentable, mais nous ne voulons pas que nos livres finissent en pâte à papier* », déclare Thomas Bout. Depuis quatre ans, le fondateur de Rue de l'échiquier, maison spécialisée dans les essais et documents d'économie sociale, écologie, BD, qui publie une vingtaine de nouveautés annuelles, organise une journée « sauvés du pilon » : les livres jugés défraîchis et bons pour la destruction par le distributeur sont récupérés, triés, et ceux qui sont vraiment abîmés sont soldés pendant cette braderie d'une journée. « *Nous reprenons environ 6 000 exemplaires chaque année, de titres publiés depuis plus de deux ans, dont 40 % sont en réalité encore neufs et remis dans notre stock de secours que nous réexpédions en cas de manquant* », explique Thomas Bout.

Diffusée surtout en librairie, Rue de l'échiquier supporte un taux de retour de 25 %, dans la moyenne de l'édition, mais le nouveau logiciel du CDE permet une amélioration des mises en place. « *D'après* Global gâchis *[publié par la maison en 2013], dans l'agroalimentaire, la moitié de la production est perdue entre le champ et l'assiette » :* un chiffre qui a marqué l'éditeur, soucieux de ne pas jeter ses livres.

sommaire

- Édition durable : le livre au vert
- "Accroître les zones sauvages"
- Terre vivante : en quête de papier recyclé
- L'ebook, illusion écologique ?
- Des libraires champions du non-retour

Le virage bio de l'édition | Livres Hebdo

Par Cécile Charonnat, le 26.10.2018 (mis à jour le 26.10.2018 à 10h32)

DÉVELOPPEMENT DURABLE

Le virage bio de l'édition

DISTRIBUTION DE LÉGUMES DANS UNE AMAP. - PHOTO OLIVIER DION

Longtemps cantonnée au secteur du jardin, l'écologie s'installe comme un nouvel art de vivre qui influence presque tous les secteurs de l'édition. Etat des lieux à la veille du salon Marjolaine, du 3 au 11 novembre au Parc floral de Paris. _ par Cécile Charonnat

sommaire

- • Le virage bio de l'édition
- Terre Vivante et Hachette scrutent leurs émissions
- Le jardin, entièrement converti
- Jeunesse : pas de raz-de-marée
- Pas de guide pour l'écotouriste
- Construction : une vieille histoire
- La cuisine : toujours plus de végétal

Eté particulièrement chaud qui se poursuit en automne, inondations meurtrières dans l'Aude, bilan choc du Giec, étude montrant que les consommateurs d'aliments bio sont sensiblement moins sujets aux cancers que les autres, démission de Nicolas Hulot, marches diverses ou encore mouvement Les Coquelicots... Sous de multiples formes, les enjeux écologiques ont fortement marqué l'actualité de la rentrée en France. Ils renforcent « *la prise de conscience collective que l'on perçoit dans la société depuis quelques années,* constate Emmanuelle Braine-Bonnaire, directrice éditoriale jeunesse découvertes et activités chez Fleurus. *Avec cet enchaînement d'événements, les gens touchent vraiment du doigt les effets du changement climatique* ».

Cette préoccupation se traduit directement dans l'édition. Les thématiques liées au bio, à l'écologie, à la biodiversité et à la protection de l'environnement ne sont plus seulement cantonnées aux secteurs des livres sur le jardin ou sur la construction, qu'elles influencent de longue date. Depuis deux à trois ans, elles irriguent tous les segments du pratique et s'immiscent jusque dans la fiction, jeunesse ou adulte. « *Aujourd'hui, le bio touche tous les domaines de la vie quotidienne car nous sommes face à une urgence qui oblige les gens à repenser leur mode de vie dans son ensemble* », analyse Elisabeth Pegeon, directrice éditoriale de Rustica.

Cette extension du domaine du bio survient après une première vague au tournant des années 2010, à la suite du Grenelle de l'environnement, fin 2007. « *Mais il s'agissait alors surtout d'un effet de mode, qui a peu duré et est resté cantonné aux segments*

traditionnels », se souvient Elisabeth Pegeon. Plus large, le mouvement actuel est aussi plus profond. « *La préoccupation écologique est devenue essentielle pour beaucoup de gens et a décuplé leurs attentes, leurs besoins d'informations* », souligne Brigitte Michaud. Pour la directrice éditoriale de Terre vivante, maison spécialisée dans le bio créée il y a presque quarante ans, le succès de la permaculture symbolise parfaitement ce changement d'échelle. Considérée au départ comme une technique purement agricole, celle-ci est maintenant appréhendée comme « *une manière de vivre et d'envisager l'ensemble de son environnement, voire une philosophie qui touche tous les domaines de la vie quotidienne, des loisirs à la vie de bureau. C'est une nouvelle marche franchie, exactement comme le bio a pu l'être il y a trente ans* », observe Brigitte Michaud.

« Ils souhaitent être émus »

Significativement élargi, le public friand de ces thématiques a aussi beaucoup changé. Plus composite, il exprime des attentes « *plurielles et polymorphes*, note Thomas Bout, cofondateur de Rue de l'échiquier. *Tous ne veulent pas lire des essais ou des ouvrages de référence au style éditorial -objectif ou réflexif. Ils souhaitent aussi être émus, passer à l'acte, agir pour dépasser l'effet de sidération engendrée par la dégradation de notre environnement.* »

Les éditeurs ont bien perçu ces besoins. S'ils étendent la palette de leur offre directement liée à l'écologie, ils veillent aussi à produire des ouvrages pouvant parler à d'autres parties du cerveau. Particulièrement sensible en jeunesse (voir page 24), cette démarche est aussi appliquée aux livres pour adultes, où l'écologie pratique, qui propose des solutions pour agir, représente une large part de la production actuelle. Chez Actes Sud, la série « Je passe à l'acte » constitue la déclinaison opérationnelle de la collection pionnière de la maison arlésienne, « Domaine du possible ». Terre vivante relance en novembre sa collection « Champs d'action », à l'origine sociétale et réflexive, en y intégrant « *des outils pour bâtir au quotidien le monde de demain dans tous les domaines, de la parentalité au transport en passant par le bien-être ou les énergies* », détaille Brigitte Michaud.

Parallèlement, les ouvrages pratiques, centrés sur des savoir-faire, font le chemin inverse. Ils intègrent davantage d'éléments de réflexion, notamment en jardin et en cuisine (voir pages 23 et 28). Certains éditeurs tournés vers le pratique comme Larousse ou Rustica ont même produit une gamme d'essais. « *Le bio est devenu un mouvement tellement vaste, sa traduction dans l'édition va bien au-delà des segmentations traditionnelles*, considère Elisabeth Pegeon. *En devenant un nouvel art de vivre vert, il a contribué à rendre poreuses les frontières du secteur pratique.* » Les livres sur le jardin se mêlent de nature, la décoration se végétalise et contribue au bien-être, on se soigne en changeant son alimentation.

Climat-fiction

Autre pan éditorial touché par l'essor du bio, la fiction. Les éditeurs vont fouiller dans leur fonds de catalogue pour rééditer les romans des grands naturalistes anglo-saxons, note Pascal Guilleux, de la Librairie du voyage à Rennes. Surtout, un nouveau genre, cousin de la science-fiction, gagne en audience : la climat-fiction, ou « cli-fi », s'appuie sur des travaux scientifiques pour anticiper les dérèglements à venir ou élaborer de nouveaux mondes écologies. Thomas Bout a développé cet automne ce segment chez Rue de l'échiquier avec *Ecotopia* d'Ernest Callenbach, une « *utopie écologiste pour penser autrement et voir qu'un autre monde est possible* » qui constitue la plus grosse mise en place de la maison depuis sa création. Il espère ainsi « *contribuer à faire tomber les barrières* » et s'ouvrir un lectorat nouveau.

L'envolée de l'écologie touche également la fabrication. Régulièrement accusée d'être une mauvaise gestionnaire de ses stocks et de ses déchets, l'industrie du livre s'est dotée d'une charte de bonnes conduites, élaborée par la commission environnementale du Syndicat national de l'édition (SNE), qui est aussi à l'origine de *Sept suggestions pour devenir un éditeur éco-responsable*, publié en 2017. Utilisation de papier recyclé ou certifié à 92 %, imprimeurs majoritairement labellisés ISO 14001 (norme environnementale), « *même en Chine* », travail sur les -tirages pour limiter le pilon, principal levier pour limiter les déchets : selon Pascal Lenoir, directeur de la production de Gallimard, qui préside la commission du SNE, l'édition « *veille désormais à son impact sur l'environnement.* »

sommaire

- • Le virage bio de l'édition
- Terre Vivante et Hachette scrutent leurs émissions
- Le jardin, entièrement converti
- Jeunesse : pas de raz-de-marée
- Pas de guide pour l'écotouriste
- Construction : une vieille histoire
- La cuisine : toujours plus de végétal

Terre Vivante et Hachette scrutent leurs émissions

Tout les oppose, mais l'éditeur indépendant spécialisé dans le bio comme le grand groupe mondial sont engagés dans la même politique de réduction de leur impact environnemental. Premier à se lancer, Hachette

Livre établit tous les trois ans depuis 2007 un bilan carbone complet, étendant son analyse jusqu'à l'activité de ses fournisseurs (Scope 3). Sa -démarche se concrétise dans un plan d'action triennal visant à réduire les émissions de gaz à effet de serre du groupe, du travail de création jusqu'à la distribution.

Résultat, sur les trois premières années, Hachette est parvenu à faire chuter de 16 % ses émissions, puis de 10 % à chaque nouveau bilan. Le groupe a mis en place un outil permettant de calculer le bilan carbone de chaque livre produit. « *Nous avons écarté des fournisseurs dont le bilan carbone était mauvais et revu nos méthodes d'impression, de la localisation au format de certains livres pour diminuer la gâche en passant par la qualité du papier* », précise le directeur de la communication, Ronald Blunden.

Avec des moyens plus modestes, Terre vivante a lancé en 2011 une Analyse du cycle de vie (ACV) d'un livre produit par ses soins. Elle a conduit la maison iséroise à mettre en place des actions quasi identiques à celles d'Hachette.

Le jardin, entièrement converti

Premiers touchés, il y a dix ans, par le déferlement du bio, qui a fait émerger de nouveaux centres d'intérêt, les livres sur les jardins vivent une seconde mutation faisant apparaître le jardin comme un élément d'un art de vivre « green ».

Au jardin, le bio est devenu une évidence. En moins d'une dizaine d'années, techniques naturelles et thématiques écologiques se sont largement installées dans les livres de jardinage, à tel point qu'aujourd'hui la plupart des éditeurs ne ressentent même plus le besoin d'inscrire le mot « bio » dans leur titre ou leurs contenus, entièrement régis par cette manière de faire. « *Le bio est tellement ancré dans les mœurs et les pratiques, des auteurs comme des lecteurs, que l'on n'a plus besoin de le spécifier. C'est devenu quasiment la norme et plus aucun livre n'aurait l'idée de conseiller l'utilisation de produits chimiques* », observe Brigitte Michaud, directrice éditoriale de Terre vivante, maison spécialisée dans le bio depuis sa création en 1980.

Evidente aujourd'hui, cette imprégnation se révèle également « *logique* », pointe Aurélie Starckmann, directrice éditoriale chez Larousse. « *Jardiniers et amoureux de la nature ont été parmi les premiers à constater les dégâts provoqués par les produits phytosanitaires et le changement climatique, et à réagir.* » Dans le secteur éditorial des livres de jardin, la prise de conscience a donc été rapide, « *cela explique que les méthodes bio et naturelles aient irrigué la production plus vite qu'ailleurs* », analyse l'éditrice, et que ce marché ait atteint sa pleine maturité.

Pionnier

Figurant parmi les premiers secteurs éditoriaux convertis au bio, le jardin a toujours conservé dans ce domaine un caractère pionnier. Depuis deux ans, les livres sur le jardin sont les premiers à connaître une nouvelle mutation, qui touche cette fois leur forme. La prise de conscience globale de la dégradation de l'environnement conjugué à l'apparition de la permaculture, méthode de culture naturelle qui dépasse largement le domaine du jardin et a explosé dans les catalogues il y a trois à quatre ans, ont conduit les éditeurs à revoir la conception de leurs publications. Expérimentant la transversalité, à l'image de ce que propose la permaculture, ils marient désormais des segments éditoriaux auparavant étanches, comme le jardin et la nature, et introduisent dans leurs ouvrages traditionnellement très pratiques des éléments plus théoriques.

« *En dix ans, la typologie a clairement changé*,confirme Aurélie Starckmann. *De livres très pratiques et techniques on est passé à des objets plus rédigés et plus globaux, qui intègrent une réflexion sur les modes de vie actuels avec comme fil rouge un profond respect de l'environnement.* »

Larousse comme Rustica ont lancé en 2017 une gamme d'essais liés au jardin, « *un phénomène tout à fait nouveau pour un éditeur de pratique* », signale Elisabeth Pegeon. La directrice éditoriale de Rustica, qui a publié une vingtaine de textes dans cette catégorie, a également mis sur le marché en début d'année *Perma Gaia*, un mook semestriel qui combine réflexions, savoir-faire, initiatives et conseils, et constitue un « *très bon terrain d'expérimentation de cette transversalité* ».

Coup de jeune

Si le déferlement du bio et de la permaculture a profondément modifié les approches des éditeurs, il a également contribué à redonner un coup de jeune à des techniques et méthodes traditionnelles. « *Finalement, il n'y a pas à proprement parler de révolution des sujets, c'est surtout le traitement qui change* », relève Elisabeth Pegeon, qui reconnaît dans la permaculture ce que pouvait englober le concept d'autonomie il y a vingt ans. La préoccupation environnementale a même remis au goût du jour des mots et des notions qui avaient disparu de nos ouvrages, comme la ferme. « *On revient à des savoir-faire vieux de quarante ans, dont on s'était éloigné en raison notamment d'une très forte technologisation*, confirme Aurélie Starckmann. *A nous de les revisiter pour que public s'en empare pleinement.* »

Jeunesse : pas de raz-de-marée

Présentes dans l'offre de tous les éditeurs pour tous les âges, en documentaire comme en fiction, la protection de l'environnement et l'écologie sont toutefois loin de phagocyter les catalogues.

Q*uand on verra arriver l'écologie chez Larousse ou un titre comme "Le loup protège la planète" chez Auzou, on pourra se dire qu'il y a un effet de masse. Mais pour le moment ce n'est pas le cas »*, observe Simon Roguet, libraire chez M'Lire à Laval. En jeunesse, l'écologie et le bio n'ont pas encore fait la révolution. Tous les éditeurs y consacrent plusieurs titres, quelle que soit la tranche d'âge, en fiction comme en documentaire. Mais le phénomène reste mesuré, à tel point qu'il n'existe quasiment pas de collections consacrées à ces thèmes. *« Pour un éditeur jeunesse, c'est un sujet indispensable à avoir dans son catalogue, au même titre que les Egyptiens ou les dinosaures. Mais ils n'en font pas une exploitation commerciale massive »*, confirme Simon Roguet.

Une des explications à cette prudence réside sans doute dans la nature de la demande. Souvent abordées dans les écoles ou réclamées par les bibliothécaires, les questions liées à l'écologie ont mis du temps à atteindre le grand public. Mais depuis deux à trois ans, *« le thème est sorti du champ des prescripteurs et le public s'en empare avec beaucoup de gourmandise »*, assure Natalie Vock-Verley. La fondatrice des éditions du Ricochet, qui a choisi les sciences et la nature comme ligne directrice pour sa maison, enregistre depuis trois ans une « *belle croissance. C'est bien le signe que ces sujets attirent extrêmement aujourd'hui. »*

Les éditeurs nourrissent l'intérêt du public en proposant aussi des ouvrages véhiculant un discours positif. *« Loin des messages catastrophistes ou paniquants qui avaient cours il y a une dizaine d'années, on essaye de donner envie en faisant appel aux émotions ou en montrant combien la terre et la nature sont belles »*, indique Emmanuelle Braine-Bonnaire, directrice éditoriale jeunesse découvertes et activités chez Fleurus.

L'approche pratique est également privilégiée, avec la multiplication des ouvrages pédagogiques mettant en avant des gestes simples que les enfants peuvent reproduire. Rue de l'échiquier, arrivé sur ce secteur en 2017, distille ainsi dans ses manuels ludiques qui composent la collection « Je me bouge pour ma planète » des informations, des jeux et surtout *« beaucoup de conseils techniques pour que les enfants puissent agir »*, souligne Thomas Bout, cofondateur de la maison spécialisée en écologie et développement durable.

« L'exercice peut se révéler limité, parce que, finalement, ce qu'on peut faire à la maison ou à l'école reste modeste au regard de l'ampleur de la tâche, mais cela marche et les enfants apprécient », appuie Isabelle Péhourticq, responsable des documentaires chez Actes Sud Junior, une des maisons pionnières sur le terrain de l'écologie.

Précurseurs dans leur famille

Chez Rustikids, la marque jeunesse de Rustica lancée d'abord avec des activités liées à la nature, *« première forme de sensibilisation à l'écologie »*, Elisabeth Pegeon, directrice éditoriale, s'autorise même à aborder désormais *« des thèmes plus élaborés que l'on retrouve chez les adultes, comme la permaculture. Les jeunes en sont friands et deviennent ainsi des précurseurs dans leur famille. »*

S'ils répondent à une demande commerciale, les éditeurs jeunesse sont aussi mus par une volonté de transmettre aux jeunes générations la nécessité de préserver l'environnement. *« C'est notre intérêt de contribuer à l'éducation des enfants et de les avertir de ce qui les attend »*, plaide Isabelle Péhourticq, qui œuvre depuis plus de dix ans sur ce terrain. Sa démarche volontariste est partagée par les auteurs, qui proposent de plus en plus de projets liés à la protection de la planète, et notamment en fiction. *« Le phénomène va aller croissant »*, prédit-elle. W

Pas de guide pour l'écotouriste

Malgré une demande croissante du public, l'aspiration à voyager responsable ne s'est pas encore incarnée dans l'édition de guides de voyage.

Délaissement des grandes villes, préférence pour les -modes de transport doux, appétence pour les destinations et les activités proches de la nature plébiscitées... L'écotourisme gagne du terrain chez les voyageurs, notamment depuis deux ans où « *son impact est vraiment marqué* », constate Line Karoubi, présidente de Gallimard Loisirs. Il peine pourtant à trouver sa traduction dans les livres et les guides de voyage. « *Voyager autrement reste encore un sujet de niche. L'offre ne permet même pas de constituer un rayon* », observe Pascal Guilleux, qui dirige Ariane-La -librairie du voyage à Rennes. Hormis les guides Tao, édité par Ophélie Cohen chez Viatao, il n'existe quasiment pas de guides spécifiquement consacrés à l'écotourisme et au voyage responsable.

Les principaux acteurs du secteur ont plutôt fait le choix d'aménager leurs ouvrages en ajoutant ou en signalant, par un pictogramme par exemple, les adresses écoresponsables. Lonely Planet « *donne tous les éléments pour que le voyageur puisse se faire son idée et choisir en fonction de ses valeurs mais ne décide pas à sa place* », explique Frédérique Sarfati-Romano, directrice déléguée du pôle illustré et tourisme de Place des éditeurs. Line Karoubi a adopté la même politique, même si elle réfléchit à la création de guides spécifiques. « *C'est une réflexion passionnante et un vrai travail de fond. Tout doit être questionné : le contenu, la forme et l'objet* », indique l'éditrice qui,

en attendant de trouver la bonne formule, a déjà « *fait un pas de côté* » avec « Géoguide. Coups de cœur ». Lancée en début d'année, la collection joue la carte de la proximité en invitant des locaux à livrer leurs itinéraires et adresses hors des sentiers battus.

Construction : une vieille histoire

Innovante il y a dix ans, la thématique du développement durable est désormais structurellement intégrée à tous les ouvrages sur le bâtiment et l'architecture.

Le secteur éditorial de la construction et de l'habitat a été, avec celui du jardin, l'un des premiers que l'écologie a marqué de son empreinte. Grâce notamment au Grenelle de l'environnement, en 2007, de nouvelles techniques ont surgi, telles les pompes à chaleur, le solaire, les puits canadiens ou la construction bois, qui ont immédiatement engendré de nouvelles réglementations et normes. Accompagnées par une politique incitative forte de l'Etat, ces techniques sont devenues des sujets à part entière dans l'édition, sur lesquelles « *les gens, qui ressentaient un grand besoin d'informations, se sont précipités*, témoigne Eric Sulpice, directeur éditorial chez Eyrolles. *Les ventes s'en sont largement ressenties.* »

La crise économique de 2008 a pourtant donné un coup d'arrêt à cet élan et, depuis, c'est le calme plat. « *En fait, l'écologie et le développement durable sont complètement intégrés dans l'habitat et le bâti et constituent aujourd'hui la trame de n'importe quel ouvrage de construction. Cette thématique n'est donc plus un sujet en soi, elle s'est insérée dans les pratiques et les usages et fait partie de la norme* », analyse Thierry Kremer, directeur éditorial du Moniteur, une filiale du groupe Infopro. Pour autant, son impact reste toujours sensible, même s'il se cantonne désormais à des sujets de niche, issus soit de la recherche et développement, soit de techniques traditionnelles remises au goût du jour et que les professionnels cherchent à normaliser, comme la construction en paille ou les bâtiments passifs. Très attendue, la nouvelle réglementation thermique (RT), programmée pour 2020 et qui s'intitulera « *réglementation environnementale* », devrait également relancer une dynamique. W

La cuisine : toujours plus de végétal

Peu sensible à la cuisine bio et végétale pendant de longues années, le marché des livres de cuisine y est entré de plain-pied il y a trois ans.

S'il est arrivé plus tardivement en cuisine qu'au jardin, le bio s'y est installé de manière fracassante. En trois ans, la cuisine saine, bio et naturelle a déferlé dans les programmes des éditeurs et envahi les rayonnages des librairies. D'abord cantonné à des collections spécifiques, telle « Green » chez Marabout, l'une des premières maisons « main-stream » à s'être lancée, le sujet irrigue maintenant toute la production, jusqu'à devenir la seule tendance de fond qui anime un marché en pleine reconstruction. « *Aujourd'hui, on ne peut plus concevoir un livre de cuisine sans prendre en compte au minimum la saisonnalité* », souligne Didier Férat. Pour le directeur éditorial de Solar, l'évolution d'un auteur comme Laurent Mariotte, qui signe notamment *Mieux manger en 2019*, est l'un des meilleurs marqueurs de ce mouvement. « *D'année en année, il donne toujours plus de clés pour cuisiner sain, respecter les saisons et préserver l'environnement. Or c'est un auteur qui s'adresse à un très grand public* », -décrypte Didier Férat.

Avoir un coup d'avance

Tout comme au jardin, l'arrivée du bio a fait émerger de nouveaux sujets, de la cuisine végétale, vegan ou « sans » à celle des légumineuses, en passant par le zéro déchet en cuisine, le recyclage des restes ou l'utilisation des fanes et des épluchures ou d'aliments particuliers telles les protéines de soja texturées. Des thématiques parfois très confidentielles, qu'explorent volontiers des éditeurs spécialisés comme Terre vivante ou La Plage, qui trouvent là une occasion de se démarquer de cette concurrence, arrivée en force et très rapidement sur le marché. « *Ne plus être tout seul sur un sujet est très stimulant. C'est un vrai challenge et cela nous oblige à toujours avoir un coup d'avance et à prendre des risques sur des sujets pointus ou des formats inhabituels* », se réjouit Laurence Auger, cofondatrice de La Plage, qui se lance ainsi dans le beau livre avec *Les chefs cuisinent vegan*. « *Avant, nous n'aurions jamais publié ce genre de livre. Financièrement, l'investissement était trop coûteux pour un public de niche.* »

Batch cooking

Mais, au-delà des thématiques, les livres de cuisine connaissent le même mouvement que ceux consacrés au jardin. Poussés par cette préoccupation globale concernant l'avenir de la planète, qui véhicule un nouveau discours et touche tous les aspects de la vie quotidienne, les éditeurs culinaires expérimentent de nouvelles formules. S'ils privilégient toujours les recettes, qui restent le cœur de leurs ouvrages, ils les enrichissent désormais de textes réflexifs comme une préface, une introduction, des encadrés ou des doubles pages historiques ou diététiques, voire d'une méthode complète ou d'un exemple, souvent portés par une personnalité emblématique. « *Toutefois, cela ne doit pas être trop théorique et toujours viser à donner des solutions* », prévient Elisabeth Darets, directrice de Marabout. Incarnation de cette nouvelle ligne parce qu'elle combine problématique de temps et alimentation saine et faite à la maison, le batch cooking, une organisation qui consiste à préparer en quelques heures l'ensemble des repas de la semaine, est ainsi très présent cet automne.

« *Le livre de cuisine est en train de pousser les murs, il s'ouvre et s'inscrit dans un nouvel art de vivre écologique qui touche tous les domaines* », confirme Emilie Franc. Convaincue que le public est prêt à accueillir ce genre d'ouvrages et qu'ils constituent un des leviers de croissance, même s'ils ne représentent encore qu'une petite partie de la production, la directrice éditoriale gastronomie et vin de Larousse espère pouvoir étendre cette stratégie d'ici à un ou deux ans à l'ensemble de ces collections. Une démarche qui contribuerait à parachever la mutation de l'ensemble de la production. W

sommaire

- • Le virage bio de l'édition
- Terre Vivante et Hachette scrutent leurs émissions
- Le jardin, entièrement converti
- Jeunesse : pas de raz-de-marée
- Pas de guide pour l'écotouriste
- Construction : une vieille histoire
- La cuisine : toujours plus de végétal

Retour à l’article principal

10 ans et toujours vert | Livres Hebdo

LIVRES HEBDO

LIVRES HEBDO

Par Pauline Leduc, le 01.03.2019

RUE DE L'ÉCHIQUIER

10 ans et toujours vert

L'éditeur-libraire Rue de l'échiquier, installé dans le 11e arrondissement de Paris,
est spécialisé dans les ouvrages autour de l'écologie et du développement durable. - Photo DR

Pour ses 10 ans, l'éditeur indépendant Rue de l'échiquier voit les choses en grand. La maison, spécialisée dans les ouvrages autour de l'écologie et du développement durable, lance une tournée de dix rencontres en librairie à travers la France qui se terminera par une soirée d'anniversaire, en juin, chez Atout Livre (Paris, 12e). Pour mettre en lumière la diversité de son catalogue - constitué de 180 titres -, il met aussi en place une opération autour de quatre grandes thématiques qui sous-tendent sa production : Nature, Zéro déchet, Vélo et Ville.

La maison prépare en parallèle une journée de conférences et un salon du livre autour des thématiques du développement durable où interviendront d'autres éditeurs amis, comme Le Passager clandestin, Premier parallèle ou Actes Sud. Côté éditorial, Rue de l'échiquier crée en mars une collection de pamphlets, « Les incisives », dirigée par le journaliste Vincent Edin. Les deux premiers titres, *Ne plus se mentir : petit exercice de lucidité par temps d'effondrement écologique* de Jean-Marc Gancille et *L'égalité sans condition : osons nous imaginer et être semblables* par Réjane Sénac paraîtront le 7 mars. « *Notre rôle d'éditeur est d'avoir un temps d'avance sur le débat d'idées tel qu'il émerge dans les médias dominants : la collection s'inscrit dans cette optique* », précise Thomas Bout, le dirigeant de la maison.

« Les incisives » s'inscrit aussi dans la politique de diversification menée par Rue de l'échiquier pour sensibiliser le plus large public. La maison s'est lancée dans le pratique en 2016, dans la jeunesse en 2017, dans la BD en 2018 et dans la fiction l'an passé. Loin de se disperser, l'éditeur semble s'épanouir autour de ses cinq domaines qui lui permettent de s'imposer comme un acteur incontournable et accessible des thématiques vertes. Et les comptes sont aussi dans le vert. Après avoir enregistré une croissance de 150 % entre 2016 et 2017, l'éditeur annonce un chiffre d'affaires en hausse de 15 % pour 2018. L'année 2019 sera aussi marquée par un moment charnière pour la maison qui quittera d'ici peu le CDE-Sodis. « *Nous sommes ravis de dialoguer avec un nouveau diffuseur, avec qui nous nous sentons en cohérence et qui croit en notre projet éditorial et notre diversification* », précise Thomas Bout sans dévoiler le nom de la structure.

Rue de l'Echiquier joue la fiction | Livres Hebdo

Par Pauline Leduc, le 24.08.2018 (mis à jour le 30.08.2018 à 18h07)

DIVERSIFICATION

Rue de l'Echiquier joue la fiction

Après s'être ouvert l'an passé à la jeunesse et à la bande dessinée, Rue de l'Echiquier - qui fête cette année ses 10 ans - continue sa diversification et crée cet automne un domaine dédié à la fiction. Par le truchement de la littérature, la maison indépendante - spécialisée en écologie et développement durable - entend sensibiliser un plus large lectorat aux thématiques de son catalogue. Dirigée par Mathieu Rivat, cette collection accueillera 3 à 4 titres par an, qui balayeront un large spectre éditorial : dystopie, science-fiction, policier, etc. Le récit utopique
Ecotopia de l'Américain Ernest Callenbach (traduit par Brice Matthieussent) ouvrira le bal le 4 octobre. La littérature étrangère occupera une place de choix dans la production, mais l'éditeur prévoit d'accueillir aussi des œuvres françaises.

Un éditeur veut sauver ses livres du pilon

par **Valère Corréard**
publié le 1 février 2018 à 15h39

Partager

L'industrie du livre produit beaucoup, les lecteurs veulent pouvoir acheter sans attendre, les libraires doivent suivre le rythme, et le modèle devient intenable.

Quand un éditeur tente de donner une 2e vie aux livres qui partent au pilon © Getty / ericsphotography

D'après une étude du BASIC (Bureau d'analyse sociétale pour une information citoyenne), près d'un quart des livres produits et distribués en France finiraient au pilon.

Un circuit en trois temps

D'abord, il faut produire du papier, donc couper des arbres ici ou ailleurs, et les transformer en pâte à papier puis en papier. Ensuite, les livres sont fabriqués, distribués et vendus, pour partie évidemment.

DIRECT L'instant M
Les médias brésiliens à l'ère Bolsonaro
19:53 / 20:00
...
par ...
...
ANNULER ÉCOUTER

Pour les ouvrages qui ne trouvent pas preneur, ils sont finalement renvoyés au distributeur dans un état souvent « défraîchi ». L'éditeur peut alors se les faire envoyer (à ses frais) ou les envoyer au pilon, ce qui est le plus souvent le cas. On estime que 140 millions d'ouvrages sont détruits chaque année en France, recyclés pour la grande majorité en cartons ou en papier hygiénique...

Un éditeur s'engage pour sauver ses livres du pilon

La maison d'éditions Rue de l'échiquier organise le samedi 10 février à Paris **une braderie « livres sauvés du pilon »** afin de sauver ses ouvrages et permettre au public de bénéficier de prix très bas.

Pour Thomas Bout, Directeur de la maison d'édition à l'initiative de cette braderie, ne pas se résigner au pilon est une question de cohérence :

« Nous avons publié le fameux rapport Meadows « Les limites à la croissance », qui à longueur de pages explique que les ressources de notre planète sont limitées et qu'il va falloir trouver des solutions pour éviter cette dilapidation permanente. A notre échelle d'éditeur, quand on découvre le grand gaspillage que constitue le pilon, on a envie d'agir. »

▶▶▶ Pour découvrir le dossier « Comment éviter que les livres finissent au pilon ? » écoutez le Social Lab de Valère Corréard dimanche à 6h55 dans le 6/9 d'Eric Delvaux.

Thèmes associés

Idées Livres

Articles liés

"Grâce à vous, le dollar et l'euro sont détrônés. Le sens est la nouvelle devise"

Biodiversité : quelques actions concrètes pour sauver les oiseaux de proximité

"Les psys voient des maladies même là où il n'y en a pas"... Vrai ou faux ? L'analyse de Christophe André

Contenus sponsorisés

LE FIGARO

Par Caroline de Malet Publié le 10/02/2018 à 06:00

Comment éviter qu'un livre sur quatre soit détruit

Angélique Hayne

FIGARO DEMAIN - Un livre sur quatre est détruit en France. Les éditions Rue de l'Échiquier organisent ce samedi la troisième édition de leur braderie annuelle de livres «Sauvé du pilon». Tour d'horizon des solutions pour éviter ce gâchis.

Ce samedi matin, rue du Mont-Joly dans le 11ème arrondissement de Paris, tout est prêt pour accueillir le public. Au siège de la petite maison d'édition Rue de L'Échiquier a lieu la troisième édition de sa grande Braderie «Sauvé du pilon» (https://www.facebook.com/events/1519821694802547/). 1500 ouvrages récupérés parmi les invendus y seront bradés entre un et cinq euros.

L'opération n'est absolument pas rentable pour l'éditeur, qui doit rapatrier pour l'occasion trois mille livres défraîchis de chez son distributeur (la Sodis) et procéder lui-même à un nouveau tri . Mais «comme nous éditons beaucoup d'ouvrages consacrés à l'environnement et au développement durable, nous souhaitons être cohérents dans notre démarche», explique Thomas Bout, cofondateur et directeur de Rue de l'Échiquier. L'opération permet aussi à la petite maison d'édition fondée en 2009 de faire parler d'elle. D'autant que cette année, elle est soutenue par Zéro Waste France (http://www.lefigaro.fr/conso/2018/01/08/20010-20180108ARTFIG00014-comment-et-pourquoi-ne-rien-acheter-de-neuf-pendant-un-an.php)(association de protection de l'environnement qui lutte pour la réduction des déchets).

Jusqu'à 80% pour certains romans de la rentrée littéraire

Sans cette opération exceptionnelle, ces trois mille ouvrages auraient été détruits. C'est ce qu'on appelle communément le pilon. Si l'on en croit une étude publiée par le Bureau d'analyse sociétale pour l'information citoyenne (BASIC) (http://lebasic.com/) réalisée en septembre 2017, un livre sur quatre publié en France est détruit sans avoir été lu. Cela représente 142 millions d'ouvrages chaque année. Cette proportion est même beaucoup plus importante pour le livre «noir» - sans images: romans et essais — puisqu'elle peut représenter jusqu'à 50% voire 80% pour certains romans de la rentrée littéraire.

Comment expliquer une telle aberration? «Le circuit de commercialisation du livre pousse chaque éditeur à vouloir que son livre soit le plus visible possible, ce qui implique une mise en place de nombreux ouvrages en librairie et à terme, une perte de marchandise, nécessairement abîmée après avoir passé plusieurs semaines, voire six mois ou plus en rayonnages», explique Thomas Bout.

La plupart des livres finissent en rouleaux de papier toilette

(http://ams1-ib.adnxs.com/click?qtTsgVbgMECq1OyBVuAwQAAAAAp3DBAqtTsgVbgMECq1OyBVuAwQKLVF6ajRrc-

«En revanche, le pilon, lui, ne coûte pas cher, explique Vincent Monadé, président du Centre national du livre (http://www.centrenationaldulivre.fr/) (CNL). On broie des livres pour faire du papier recyclé». Et peu de livres sont imprimés sur du papier recyclé car les consommateurs n'en veulent pas. Résultat: ces rebuts servent pour la plupart à du cartonnage industriel, comme des rouleaux de papier toilette.

Et la loi Lang ne permet à un distributeur de commercialiser un livre à plus de 50% de réduction qu'à la condition qu'il ait été produit depuis plus de deux ans et non exploité depuis au moins six mois.

»» LIRE AUSSI: Des livres comme des petits pains (http://www.lefigaro.fr/livres/2017/06/23/03005-20170623ARTFIG00332-des-livres-comme-des-petits-pains.php)

Alors, que faire? De nombreux éditeurs donnent à des associations mais rares sont celles qui sont suffisamment structurées pour coordonner la répartition des dons. Bibliothèques sans frontières (https://www.bibliosansfrontieres.org/) , RecycLivres (https://www.recyclivre.com/), le festival annuel Partir en Livres (fête du livre pour la jeunesse) (https://www.partir-en-livre.fr/a-propos/), le mouvement Lire et faire lire (http://www.lireetfairelire.org/) sont des partenaires réguliers des éditeurs. «Mais ces derniers leur fournissent des livres neufs et non défraîchis, par respect pour le public», précise Vincent Monadé.

Distribution dans les cités

Alors, que faire pour permettre à des populations n'ayant pas accès aux livres de profiter de certains ouvrages plutôt que de les détruire? Vincent Safrat, le fondateur de la petite maison d'édition Lire c'est partir (http://www.lefigaro.fr/livres/2017/06/23/03005-20170623ARTFIG00332-des-livres-comme-des-petits-pains.php), a, non sans mal, au cours des années 90, tenté de récupérer les invendus des éditeurs pour les distribuer dans les cités. «Nous réfléchissons à des solutions, mais la plupart soulèvent des problèmes compliqués», répond Vincent Monadé. En premier lieu, il faut que l'offre rencontre la demande, ce qui n'est pas évident. «Rien ne sert d'envoyer en Afrique des livres qui ne seront pas lus car ils ne correspondent pas aux programmes scolaires ou aux besoins locaux», rappelle-t-il. Les bibliothèques, elles, recherchent des ouvrages en bon état. «Trier pour elles représente un coût pour les éditeurs qui, de surcroît, tueraient le marché commercial en donnant gracieusement des livres à des clients habituels», poursuit le président du CNL.

Donner aux SDF et migrants

Les réflexions en cours au CNL portent principalement actuellement sur la structuration d'une offre au profit des populations de SDF et de migrants. Ce qui suppose un lourd travail avec les éditeurs et pose deux questions principales: l'obstacle de la langue (la plupart des migrants ne lisent pas le français) et le coût. En effet, il ne faut pas perdre de vue que l'édition est une industrie qui a du mal à être rentable, quand elle ne joue pas tout simplement sa survie.

CULTURE

Une braderie pour sauver les livres défraîchis du pilon

©Rue de l'échiquier

03/02/2018

La maison d'édition Rue de l'échiquier organise pour la troisième année consécutive

En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez l'utilisation de cookies qui nous permettent de vous proposer des services et une offre adaptés à vos centres d'intérêts.

En savoir plus Fermer

soit près de 25 % des livres édités, seraient ainsi détruits chaque année. Un terrible gaspillage contre lequel la maison d'édition « Rue de l'échiquier » tente de lutter à son échelle en organisant la braderie « Sauvés du pilon ».

« Choix politique »

La totalité des ouvrages « défraîchis » estampillés « **Rue de l'échiquier** », environ 3000 cette année, sont rapatriés à la boutique afin d'être triés à nouveau et proposés à petits prix lors de cette troisième édition, qui se tiendra le 10 février. « Après ce tri, on peut récupérer en neuf, avec un petit coup de chiffon, un certain nombre d'exemplaires. Et ceux qui sont vraiment abimés, qui ont pris un coup de cutter au moment du déballage chez le libraire, qui sont tombés en rayon et qui sont écornés, on les met de côté, pour les proposer soldés. L'objectif, c'est de donner une nouvelle vie à des livres qui n'avaient plus la possibilité d'être commercialisés », explique **Thomas Bout**, le fondateur de la maison d'édition « Rue de l'échiquier ».

Entre l'extraction chez le distributeur, le transport et le tri, l'opération n'est pas forcément rentable. Pour Thomas Bout, c'est d'abord un « choix politique » qui s'inscrit dans une « logique écologique ». « En raison de notre ligne éditoriale – on publie beaucoup de livres qui traitent d'écologie – nous cherchions une certaine cohérence. Notre ouvrage le plus populaire, *Les limites à la croissance*, de Dennis Meadows, Donella Meadows et Jorgen Randers, explique à longueur de pages que les ressources de notre planète sont limitées et qu'il va falloir trouver des solutions pour éviter cette dilapidation permanente. En tant qu'éditeur, quand on découvre le grand gaspillage qu'est le pilon, on a envie d'agir. »

Le pilon, seule alternative ?

Outre le **gaspillage de ces livres**, dont le papier sera tout de même recyclé, c'est le coût environnemental global de cette production excédentaire qui doit être considéré : l'exploitation forestière, la fabrication industrielle dans des usines de pâte à papier et chez les imprimeurs, le transport. « C'est tout cela qu'on perd en pillonant un livre » regrette Thomas Bout. Pourtant, des éditeurs qui organisent de telles ventes de livres « défraîchis », il n'en connait pas d'autres. Il existe des alternatives différentes, telles que l'envoi à des associations, mais cette pratique reste marginale, explique-t-il. « Dans la très grande majorité des cas, l'éditeur choisit de faire détruire ces livres ». Outre les ouvrages en mauvais état, certains sont simplement en sur-stockage et le pilon permet de réduire les coûts de stockage.

Logique écologique globale

Pour s'inscrire dans une logique plus globale, Thomas Bout a créé, en 2010, avec d'autres éditeurs, le collectif des éditeurs écolo-compatibles, qui vise à réduire l'empreinte carbone du métier d'éditeur. « Quand on découvre le pilon et, au-delà, le coût environnemental de la filière, on a envie de faire quelque chose. Tout en étant conscient qu'on participe à une industrie polluante, on a défini des critères, en particulier celui qui nous impose de produire 80 % de nos livres à moins de 800 km de notre lieu de stockage, avec du papier labellisé FSC, PESC ou du papier recyclé. La question qui se pose est de savoir ce qu'on peut faire pour être en cohérence avec les messages que l'on a dans nos livres. La braderie des défrai-

En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez l'utilisation de cookies qui nous permettent de vous proposer des services et une offre adaptés à vos centres d'intérêts.

En savoir plus Fermer

Rue de l’échiquier organise sa grande braderie | Livres Hebdo

Par Cécilia Lacour, le 26.01.2017 à 14h00 (mis à jour le 26.01.2017 à 14h00)

VENTE

Rue de l’échiquier organise sa grande braderie

De nombreux livres "défraîchis", condamnés au pilon, seront mis en vente dans la librairie de la maison d'édition Rue de l’échiquier, samedi 28 janvier, à Paris.

Rue de l’échiquier, la maison d'édition créée en mai 2008 par Thomas Bout et Anne Fitamant Peter, organise la deuxième édition de sa braderie "Sauvé du pilon !", samedi 28 janvier, dans sa librairie située rue du Moulin-Joly (Paris 11e), de 10 h à 19 h.

"*Nous avons une trentaine de cartons bien remplis*" à vendre, explique la maison d'édition à *Livres Hebdo*. Au total, "*80 titres du catalogue*" seront vendus entre 1 et 5 euros. Ils ont été rapatriés par la Sodis avant d’être triés et nettoyés par les libraires.

Seuls les ouvrages dits "défraîchis", ces invendus qui sont condamnés à être détruits, seront mis en vente dans la librairie, désireuse de leur "*offrir une deuxième chance*".

ACTU ENVIRONNEMENT .com
L'actualité professionnelle du secteur de l'environnement

Impact environnemental du livre : les éditeurs se mettent à la page

Sept petits éditeurs présenteront lundi au Salon du livre une charte destinée à réduire l'impact environnemental de leur secteur. L'ampleur de la tâche est de taille, car les responsabilités sont partagées entre plusieurs acteurs.

© Vladimir Melnikov

Une première dans l'histoire du Salon du livre, dont la 30e édition a démarré vendredi 26 mars à Paris. Les Editeurs écolo-compatibles, collectif de sept petites maisons d'édition, présenteront lundi 29 mars une charte destinée à réduire l'impact environnemental du secteur du livre.

"*Nous envisageons deux sortes d'engagements*, indique Frédéric Lisak, gérant de la maison d'édition Plumes de carotte, basée à Toulouse. *Des choix de fabrication, nécessitant une veille technologique, sur les papiers, les encres, la distance à laquelle se trouve des imprimeurs ; des choix "sociaux", afin de travailler avec des sociétés ayant un minimum de respect vis-à-vis des auteurs, en leur versant un droit d'auteur systématique et non en les payant au forfait, ce qui les désavantage en cas de succès d'un livre*".

La réduction de l'impact environnemental du secteur n'est pas aisée pour plusieurs raisons. D'abord, les éditeurs s'avancent en terre quasi inconnue. Ainsi, le Syndicat national de l'édition, le Centre national du livre ou le ministère de l'environnement n'ont

pas réalisé d'étude sur le sujet. Ensuite, les responsabilités quant à l'impact sont partagées entre plusieurs acteurs : papetiers, imprimeurs, éditeurs, libraires et lecteurs.

1,3 kilogramme de CO2 par livre

La maison d'édition Hachette a fait réaliser par le cabinet Carbone 4 un bilan carbone de son activité : il était de 210.000 tonnes équivalent CO2 en 2008. 71% sont liés à la fabrication (papier, impression, transport), 17% à la distribution, 10% à la conception du livre, 2% à sa diffusion. 163 millions de livres ayant été vendus par le groupe en 2008, chaque livre a donc "émis" 1,3 kilogramme de CO2 en moyenne. Plus de la moitié des émissions sont imputables au papier.

Pour autant, cela n'enlève rien à la responsabilité de l'édition dans l'impact environnemental du livre. "*Le monde de l'édition n'a pas été le plus actif dans la réduction de son impact environnemental*, observe Benoît Moreau, responsable environnement-sécurité de l'Union nationale de l'imprimerie et de la communication (Unic). *C'est d'autant plus dommage que les grands éditeurs ont une influence considérable sur l'impression de leurs livres : la majorité d'entre eux choisissent et achètent leur papier, qu'ils font livrer aux imprimeurs*". De plus en plus, les éditeurs commencent à exiger que les imprimeurs soient soumis à Imprim'Vert, selon lui.

Cette marque professionnelle - relevant d'une initiative privée, contrairement à un label, reconnu par l'administration - a été lancée en 1998 par la Chambre des métiers du Loir-et-Cher. Elle impose le respect de 4 critères : la bonne gestion des déchets dangereux,la sécurisation des stockages de liquides dangereux, la non-utilisation de produits étiquetés "toxiques" symbolisés par une tête de mort, la sensibilisation du public. Car l'impression génère une importante quantité de déchets, souvent dangereux : révélateurs de plaques d'impression, liquides de nettoyages, chiffons souillés par les solvants et autres déchets d'équipements électriques et électroniques (DEEE).

"*Il y a 5-10 ans, une entreprise pouvait se différencier d'une autre avec cette marque. Maintenant, c'est devenu un minimum, le tout dans un environnement de PME-TPE. Cela montre que l'industrie a progressé sur un plan environnemental*", affirme Benoît Moreau. Sur 5.000 entreprises concernées par Imprim'Vert, 2.000 y sont soumises en France, soit 80% du volume d'imprimés.

Reste la question du papier. 400 imprimeurs français sont certifiés PEFC et FSC, labels permettant d'identifier les forêts gérées "durablement". Le bilan est moins bon du côté de l'usage de papier recyclé utilisé dans les livres. Plus cher que le papier certifié, il est insuffisamment produit en France, note Ronald Blunden, du fait de la faiblesse de la demande. "*Nous sommes obligés de nous tourner vers les papetiers scandinaves, et réclamons aux papetiers français une hausse de leur capacité de production*". Une situation causée par… la faiblesse de la demande, explique Ronald Blunden. "En France, le papier recyclé est surtout produit pour les emballages, et moins pour le livre", confirme Bénédicte Oudart, responsable environnement de la Confédération

française de l'industrie des papiers (Copacel). L'organisation participe à des groupes de travail européens sur les empreintes carbone et eau du secteur.

La réduction des impacts environnementaux a ses revers

Toutefois, les solutions apportées pour réduire l'impact environnemental du livre ne sont pas sans revers. Ainsi, les encres à base d'huiles végétales : comment garantir qu'elles ne contiennent ni huile de palme ou OGM ? De même, le papier recyclé pose un problème du fait de son blanchiment et du retraitement des boues d'encre chargées en métaux lourds.

Ensuite, l'impact social et environnemental du livre n'est pas tout. Quid de l'usage du livre et des pratiques de lecture ? "*Nous avons l'obligation de livrer le moindre point de vente dès la première commande d'un livre*", rappelle Ronald Blunden. Le taux moyen de retour d'un livre aux éditeurs est de 27%, avant d'être recyclés en journaux, magazines ou emballages. "*Tout le monde admet qu'il y a trop de livres publiés, noyant les lecteurs, les libraires*, constate Frédéric Lisak. *D'un côté, il y a de quoi réfléchir à l'utilité d'un livre, à la surabondance. De l'autre, parler de 'livre utile' est une absurdité. C'est donc un pas que nous ne franchirons pas dans la charte*".

Même si l'initiative des Editeurs écolo-compatibles doit encore prendre de l'ampleur, elle ne peut être que saluée. Un effort similaire est attendu du livre électronique, star du 30e Salon du livre. Outre les problèmes que ne devraient pas manquer de générer son développement - "piratage" du contenu et problème de droit d'auteur similaire à celui rencontré par la musique ou le film, prix finalement pas moins élevé qu'un livre papier -, les "e-Books" ont un bilan carbone calamiteux. Selon l'étude de Carbone 4 pour Hachette, un tel livre générerait 250 kilogrammes équivalent CO2, sans compter l'impact environnemental de l'extraction des métaux rares destinés à sa fabrication… Il faudrait que le propriétaire d'un e-Book lise 60 livres par an pour que le livre papier perde son avantage environnemental. Or, les Français en lisent 16 en moyenne chaque année.

Article publié le 26 mars 2010

Victor Roux-Goeken

Actu-Environnement
© 2003 - 2019 COGITERRA - ISSN N°2107-6677
Actu-Environnement adhère au Centre Français d'exploitation du droit de Copie (CFC).